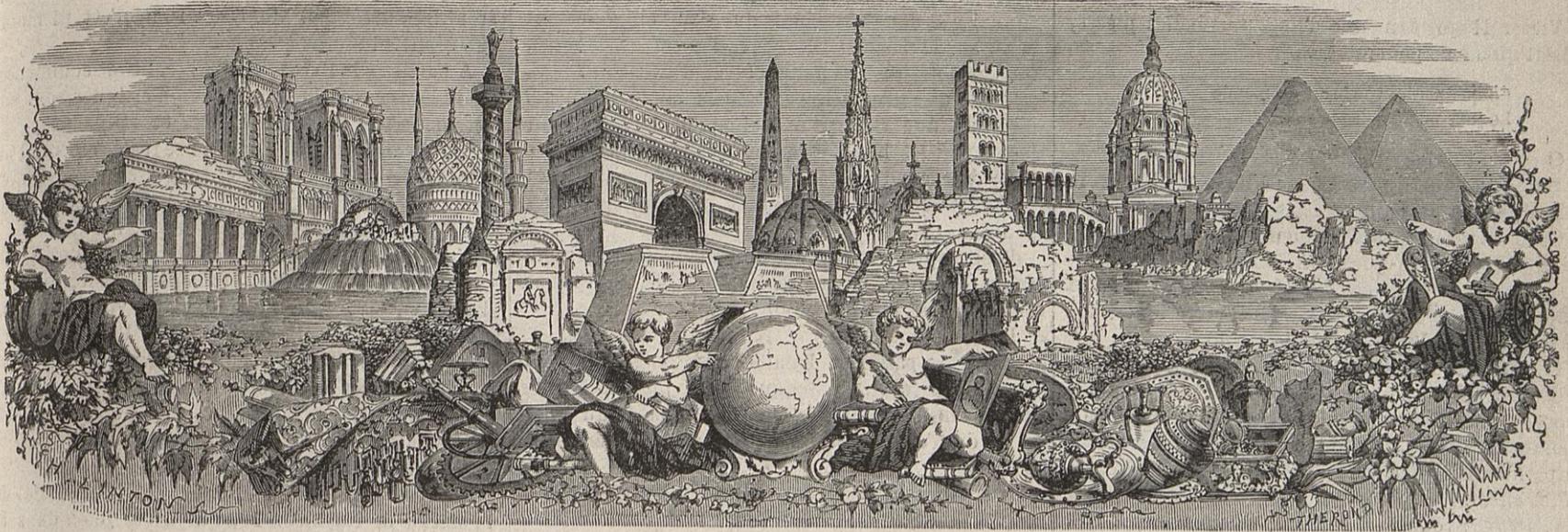


# LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



## ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.  
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.  
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.

Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.

LA COLLECTION DES 26 VOLUMES : 281 FRANCS.

Adresser tout ce qui concerne la partie littéraire et artistique  
à M. PAUL DALLOZ, directeur.

## BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, OU 13, QUAI VOLTAIRE

14<sup>e</sup> Année. N<sup>o</sup> 706 — 22 Octobre 1870.

## DIRECTION ET ADMINISTRATION

13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement, on accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Adresser tout ce qui concerne les abonnements et l'administration  
à M. BOURDILLIAT, administrateur.

## SOMMAIRE

TEXTE : Courrier de Paris, par Pierre Véron. — Le comte de Dampierre. — Bulletin de la guerre. — Les membres du gouvernement de la défense nationale. — Souvenirs du siège de Paris, par Lorédan Larchey. — Physionomie

de Paris, par Charles Monselet. — L'artillerie. — Chronique musicale. — La viande de cheval. — GRAVURES : Bombardement du château de Saint-Cloud. — Le comte René de Dampierre. — Arrivée à Paris des prisonniers prussiens de la reconnaissance de Bagneux. — Attaque des villages de Clamart, Châtillon et Ba-

gneux. — Batterie prussienne démasquée après l'attaque de Châtillon. — Les membres du gouvernement de la défense. — La guerre et la charité. — Une patrouille prussienne, la nuit. — Batterie prussienne établie à la lanterne de Diogène. — Les nouveaux gardiens de la paix.



DÉFENSE DE PARIS. — Bombardement du château de Saint-Cloud, quartier général de l'armée ennemie, par les batteries du mont Valérien.

## COURRIER DE PARIS

Victor Hugo, dans une de ses plus belles pièces, disait qu'on ne pourrait savoir

Ce que perdrait le bruit du monde  
Le jour où Paris se tairait.

On le sait aujourd'hui, et c'est là un des côtés de la question auquel personne ne nous semble avoir songé jusqu'à présent.

Ce n'est pas Paris seulement, c'est l'Europe entière qui se trouve pour ainsi dire à l'état de blocus. Car, il ne faut pas l'oublier, Paris, c'était le cœur dont les pulsations faisaient vivre toutes les autres nations de la vie intellectuelle.

Ces bons Anglais notamment, dont les théâtres n'étaient alimentés que par nos œuvres qu'ils détroussaient sans vergogne, ces bons Anglais doivent s'ennuyer à périr. C'est bien fait, et la conduite de la perfide Albion a mérité des châtements plus sévères encore.

Les voyez-vous d'ici bâillant, se défilant, ne sachant à quelles distractions se vouer? Il leur reste l'esprit local, mais il faut croire que cet esprit-là ne suffit pas à leur consommation, puisque c'est sur notre fonds commun qu'ils vivaient d'un bout de l'an à l'autre.

Ils ont la ressource de puiser dans notre vieux répertoire. Ce sera tout à fait curieux. Vous imaginez-vous les vaudevilles fossiles qu'ils vont exhumer pour l'adaptation? Les théâtres de Londres vont redire des couplets de facture vieux de cinquante ans.

Et les modes, juste ciel!

A quelles orgies de mauvais goût ne va-t-on pas se livrer maintenant que nous ne serons plus là pour fabriquer des toilettes aux cinq parties du monde! Si le siège de Paris se prolongeait un an seulement, Dieu sait quel carnaval nous trouverions lorsque le rideau se lèverait entre nous et le reste de l'univers.

Car il n'y a pas à dire, à Vienne comme à New York, à Calcutta aussi bien qu'à Stockholm, ils avaient renoncé à toute initiative, s'en rapportant à nous pour tout ce qui concernait le goût.

C'étaient perpétuellement les mêmes refrains :

- Comment s'habille Paris?
- Comment pense Paris?
- Comment mange Paris?
- Comment Paris fait-il le nœud de sa cravate?

— Comment Paris traite-t-il les questions philosophiques et les sauces? Quel nouveau dogme ou quelle nouvelle forme de pardessus a-t-il inventé?..... etc.....

Aujourd'hui le silence seul répond à ces questions anxieuses.

Le grand ressort est cassé, la boussole est perdue, le diapason a cessé de donner le *la*.

Quand je vous disais qu'en réalité le blocus de Paris c'est le blocus du monde! Reste à savoir comment le monde a commis la faute et a eu l'indignité de laisser bloquer Paris.

Quant à nous, nous prenons décidément nos douloureuses épreuves avec une sérénité et une énergie dont on ne nous aurait certainement pas crus capables.

La mauvaise saison est venue, la rafale souffle, les averses font rage, et pas un murmure dans les rangs.

C'est au contraire à qui fera preuve du dévouement le plus entier et le plus empressé.

A peine le décret relatif à la formation des bataillons de marche était-il connu, que l'on trouvait cinq fois plus de volontaires qu'il n'en fallait.

On aura bien du mal à faire un triage. A moins qu'on ne suive le conseil de celui qui prétendait qu'on devrait former exclusivement ces bataillons avec des employés du Mont-de-Piété, parce qu'ils ont l'habitude des reconnaissances.

Ce qu'il y a de curieux, c'est que le physique

des Parisiens résiste aussi bien que leur moral. La grippe, qui à cette époque de l'année exerce des ravages universels, est, au dire des médecins, beaucoup moins répandue. L'uniforme lui fait peur sans doute.

Ce qu'il y a de certain, c'est que de cette épreuve-là le pays doit sortir absolument régénéré. Qui reconnaîtrait dans ces soldats qui s'en vont gaiement le sac sur le dos défilant les privations et les dangers, qui reconnaîtraient les petits crevés d'autrefois?

Toute une génération avait vécu dans les piteuses délices d'une Capoue malsaine; au nord on était borné par les boudoirs interlopes, au sud par les racontars scandaleux, à l'est par les pièces à maillot et l'offenbachisme, à l'ouest par l'agence des poules.

Positivement, si les événements n'étaient intervenus avec une brutalité impitoyable, la France s'en allait en décomposition.

Le mal est arrêté.

Regardez passer ces bataillons où toute hiérarchie sociale a forcément abdicqué, où le prolétaire caudoie le millionnaire, où la communauté du péril engendre l'égalité et la fraternité; c'est l'avenir qui passe.

Hier travaillait exclusivement à fabriquer des pantalons. Aujourd'hui travaille à faire des hommes.

Vous savez le mot de cet ambassadeur de l'extrême Orient à qui l'on demandait, à la cour de Louis XIV, ce qui l'étonnait le plus.

— C'est de m'y voir, répondait-il.

Nos braves marins pourraient, certes, en dire autant ici.

Qui leur aurait jamais prêté que c'était entre leurs mains que serait remis pour une bonne partie le salut de cette capitale où, pour la plupart, ils n'avaient jamais mis les pieds?

C'est merveille de voir partout comme ils ont gaiement accepté leur condition nouvelle; et pourtant, à coup sûr, elle n'a rien de doux.

L'autre jour j'étais allé visiter la petite flottille de canonnières amarrée au Port-à-l'Anglais, tout près de Choisy-le-Roy. Je vous garantis que c'est là un séjour peu réjouissant et encore moins sybaritique.

Les canonnières blindées ont à peine vingt mètres de long.

Tout le dessus du petit bâtiment est garni de sacs de sable qui, tassés par la pluie et le piétinement, ont fini par former une carapace qu'aucun obus, qu'aucun boulet ne saurait traverser.

Le sous-sol, si l'on peut ainsi parler, sert à la fois d'installation aux batteries, d'emplacement à la machine, de logement aux hommes et aux capitaines.

Pour ce qui est de ce logement, c'est bientôt fait. Quelques crochets au plafond; on tend là-dessous des toiles, et voilà des hamacs improvisés.

Les batteries sont formidables. Du point où elles sont embossées, elles vous lancent, au juger, sur Choisy-le-Roy, des projectiles qui se chargent d'émoustiller MM. les Prussiens. Rien de curieux comme ce tir sans voir. Des points de mire tracés sur une planche suffisent à guider le pointeur, qui, sans apercevoir Choisy, vous dira où son obus vient de tomber, si c'est du côté du cimetière ou du côté du marché aux bestiaux, les deux quartiers généraux de l'ennemi.

Les canonnières ont en outre des pièces de quatre portatives. Des bijoux!

Quatre hommes suffisent à les transporter à travers champ, et lorsque des uhlands se permettent de venir rôder, on leur envoie des cartes de visite dont ils garderont la mémoire.

Tout cela est admirablement aménagé. Les hommes, comme les officiers, sont pleins d'une ardeur et d'une résolution merveilleuses. Mais quel navrant spectacle que ces pauvres rives de la Seine, mornes, abandonnées, silencieuses!

Ces guinguettes, qui, entre Bercy et Choisy, étaient jadis des rendez-vous de fête, sont claque-murées hermétiquement. Les grands chantiers, les importantes usines où fourmillaient les travailleurs ont fait taire leurs puissantes machines, et la mort a remplacé la vie.

C'est navrant!

Comme pour compléter ce cruel tableau par une ironie, à la porte d'une villa délaissée se balance encore un écriteau jaune sur lequel on lit : *Appartements meublés à louer, vue charmante, air excellent, Triste, triste!*

L'aspect que présente Paris à une autre extrémité, du côté du Mont-Valérien, n'est ni moins saisissant ni moins étrange.

A partir de la Porte-Maillot la solitude commence. Ça et là un certain nombre de boutiques sont encore ouvertes. Cependant, pour être plus exact, disons que ces boutiques, après être restées fermées au commencement du siège, se sont décidées à enlever leurs volets en voyant que le péril n'était point aussi imminent qu'on l'avait cru d'abord.

Nous voici au pont de Neuilly. Les belles barricades! Comme elles sont bien crénelées les maisons des environs! Qui s'y froterait s'y piquerait, je vous en réponds. Le pont de Neuilly franchi, ce n'est plus qu'une suite non interrompue de postes et de grand-gardes. Nos vaillants mobiles sont installés dans les maisons de campagne, à l'abri des intempéries.

A la bonne heure.

Au rond-point de Courbevoie, sur le piédestal de la statue de Napoléon I<sup>er</sup>, qui a été jetée dans la Seine, on a établi un observatoire. Un peu plus loin, des batteries qui envoient leurs boulets jusqu'à Argenteuil.

On tourne à gauche, c'est la route qui mène au fort du Mont-Valérien. Cette route est coupée de barricades non moins formidables que les précédentes. Chemin faisant, on rencontre des moblots qui sont allés aux légumes et qui reviennent chargés de carottes et de navets. Les francs-tireurs sont éparpillés dans les vignes, échangeant quelques balles avec les Prussiens, pour ne pas en perdre l'habitude.

A chaque pas, pour ainsi dire, les sentinelles vous demandent votre laissez-passer. Leur vigilance ne se laissera pas surprendre comme autrefois, soyez-en sûrs.

Ce Mont-Valérien n'est pas seulement une forteresse, c'est une ville. Du haut de ses murailles inexpugnables, on découvre un horizon de près de quatre-vingts lieues.

Et involontairement on sent son cœur se serrer quand on songe que dans tous les bois que la brume estompe, l'étranger a établi ses repaires.

A droite, c'est Montretout.

Horreurs de la guerre: au pied même du fort, des ruines, quelques débris noircis, quelques troncs à ras de terre, un petit kiosque effondré, voilà tout ce qui reste d'une propriété qui valait un million il y a deux mois.

Dans les belles îles de la Seine, comme sur les avenues, c'est un vrai carnage d'arbres séculaires. Ceux qui nous ont lancés dans cette effroyable aventure ne nous auront pas seulement pris notre liberté, notre sang, notre fortune; ils nous auront ravi notre nature elle-même...

A Montretout, derrière lequel on voyait fumer l'autre jour encore le château de Saint-Cloud, les Prussiens tiraillent des maisons contre les détachements isolés que le fort envoie pour leur faire des agaceries.

Il y a là, notamment, un capitaine de la mobile bretonne que ses exploits ont déjà rendu célèbre. Chaque nuit il part pour l'embuscade; on a beau le guetter, il échappe à tous les périls. Celui-là est fait pour réconcilier avec les soldats à lunettes, car derrière les siennes se loge une paire d'yeux qui ne manque pas son coup.

Le jour où nous l'avons vu, il avait fait double mouche. Deux Prussiens à la fois. Un pour chaque canon du fusil de chasse dont il se sert.

L'un des deux, à ce qu'il nous racontait, avait seulement étendu les bras et crié en tombant: *Patrie (waterland)*. Le capitaine avait rapporté son sabre. Un fort laid briquet, ma foi.

Mais que se passe-t-il de ce côté?

Les Prussiens tiraillent, attention! Les grosses pièces de marine vont leur répliquer de la belle façon.

C'est merveille que de voir la précision du tir. L'obus part avec un sifflement aigu, puis au bout d'une minute, une seconde explosion, un peu de fumée... c'est fait. La maison où les tirailleurs ennemis étaient embusqués a été traversée du toit à la cave. Sauve qui peut!... on voit courir les Prussiens.

Le Mont-Valérien possède au nombre de ses pointeurs un lieutenant de vaisseau qui est incomparable. Un coup d'œil sur son carnet et tout est dit. Le coup va droit au but.

Ces mathématiques de la mort stupéfient les Prussiens. Le brave général Noël, commandant du fort, tient à son lieutenant, il faut voir; il l'appelle en riant son *amiral*.

Un franc type de rude soldat, que le général Noël.

Une tête d'une saisissante énergie, la voix tonnante, le geste sans réplique.

C'est lui qui a placé dans la cave, à côté de son vin, des amours de barils de poudre qui, en cas de besoin.... je ne vous dis que cela.

Près de lui se tient le général Duerot, qu'accompagnent deux membres du Gouvernement, MM. Jules Ferry et Pelletan.

Le général Ducrot est l'auteur de ces remarquables lettres publiées par la commission des Tuileries. Un penseur profond dans un capitaine intrépide. C'est lui encore qui s'est échappé de Sedan pour venir mettre sa loyale épée au service du salut national.

Une haute stature, un teint basané. La moustache et la barbiche grisonnantes se rejoignent à l'américaine, l'œil a la sérénité et la bienveillance en même temps que l'énergie.

On comprend qu'il y a un vrai homme et une vraie intelligence derrière ce regard-là.

Le général assiste au tir des grosses pièces, sourit à un beau coup, puis s'en va là où la défense le réclame.

Nous descendons en même temps que lui et, en regagnant Paris, nous nous sentons plus sûr encore de l'impossibilité de prendre la ville qui a de tels hommes pour la défendre.

Par exemple, il faut convenir que la littérature est dans le marasme.

Il a été un moment question de rouvrir cette semaine quelques théâtres, non pas pour y donner des représentations drolatiques, qui seraient peu de circonstance, mais pour des séances patriotiques et littéraires.

Quelques artistes hors ligne auraient déclamé des pièces de vers empruntées à nos plus grands poètes. Mais on a renoncé à ce projet, par la raison que la plupart de nos théâtres sont convertis en ambulances.

Quant à la librairie, la malheureuse, je la plains.

Seule, la publication des *Papiers des Tuileries* a alimenté le petit commerce de détail.

Je me trompe.

Chacun a pu voir sur les murailles une vaste affiche annonçant l'apparition d'une *Histoire du règne de Louis-Philippe*. Ce n'est pas là ce qu'on peut appeler faire la chasse à l'actualité.

Quant aux malheureuses revues, c'est pitié que de jeter un regard sur leurs sommaires. Il y est question de Venise et de l'art vénitien ou des antiquités indiennes.

Jugez si le public doit mordre à cette nourriture-là.

Un dernier détail.

Hier, en passant sur le quai Conti, nous avons lu de nos yeux sur la boutique d'un libraire écrit au cribleau :

LIVRES A 60 CENTIMES LE KILO.

Décidément, je le répète, la littérature est dans le marasme.

La population parisienne, qu'on accuse de légèreté, montre au contraire une persévérance remarquable dans son culte pour Strasbourg.

Cette semaine, une compagnie de gardes nationaux est venue solennellement déposer aux pieds

de la statue de la place de la Concorde un groupe allégorique en plâtre.

L'auteur de ce groupe, garde national lui-même, est un jeune sculpteur de talent, M. Gustave Deloye, auteur du vigoureux buste de Frédéric Le-maitre, tant remarqué au dernier Salon.

Cet artiste a modelé une composition représentant le général Uhrich défendant Strasbourg, et décrite fidèlement par *le Siècle*. Le général est debout, l'épée à la main droite et la main gauche étendue sur la ville de Strasbourg. Celle-ci est figurée par une femme à demi renversée, tenant dans sa main une épée brisée et dans ses bras de petits enfants nus.

L'ensemble est d'une grande énergie et d'un grand caractère. On sent, à le voir, que l'auteur a ressenti en le modelant la patriotique indignation qui nous a tous saisis à l'annonce de la reddition de l'héroïque cité.

M. Deloye a exécuté ce groupe au nom de la compagnie, qui le fera couler en bronze. En attendant, on l'a placé devant la statue de Strasbourg, sur un piédestal orné de cette inscription :

A Strasbourg! à ses héroïques défenseurs!  
La 2<sup>e</sup> compagnie du 7<sup>e</sup> bataillon.

S'il nous est permis d'émettre une opinion à ce sujet, nous dirons que le Gouvernement, au lieu de fondre en bronze la statue de la place de la Concorde, dont l'insignifiance est complète, ferait beaucoup mieux d'instituer un concours, auquel s'empresseraient de prendre part tous les statuaires.

On aurait de cette façon-là une statue de Strasbourg en situation, statue qui perpétuerait le souvenir de la résistance admirable opposée aux envahisseurs, et attestant, quoi qu'il arrive, que Strasbourg est une ville française qui veut rester française et qui redeviendra française quand même, si l'on parvenait, pour un moment, à la dénationaliser.

Les Prussiens sont mécontents. Que voulez-vous y faire?

Il leur déplaît que Paris puisse communiquer avec l'étranger et la province.

C'est pourquoi ils ont installé des corps de cavalerie volante chargés de poursuivre les ballons aussi loin qu'ils peuvent les apercevoir.

Il faut bien le dire, nous autres Français, nous agissons avec une insouciance du péril incroyable. Voyez par exemple ce qui concerne les ballons.

Des journaux n'ont pas craint d'annoncer deux ou trois jours avant l'heure à laquelle partirait tel ou tel aérostat, et le nom des personnages importants qui devaient le monter.

C'est déplorable, et les poursuites des cavaliers prussiens sont peut-être dues à ces révélations intempestives.

A l'avenir, il nous semble qu'on devrait prendre des précautions qui nous paraissent indispensables pour tromper la surveillance ennemie. On devrait lancer les ballons au milieu de la nuit en calculant à peu près le temps qui leur serait nécessaire pour parcourir leur trajet probable, de façon à ce qu'ils prennent terre au point du jour.

Avis à qui de droit.

Nous ne voulons pas croire à la réalité de la triste nouvelle qui a été mise en circulation depuis quelques jours.

Alexandre Dumas père, malade, gravement malade même depuis assez longtemps, serait mort le 13 octobre aux environs de Dieppe.

On n'apprécie pas la carrière d'un homme comme Alexandre Dumas en quelques lignes. D'autre part, nous serions désolé de céder à l'impatience de l'oraison funèbre, comme il est arrivé souvent à des chroniqueurs.

Nous attendrons donc la confirmation du bruit qui s'est propagé.

Ou plutôt nous continuons à espérer que ce nouveau deuil ne viendra pas s'ajouter à tous ceux dont notre pauvre patrie est accablée.

Tous les malheurs ne peuvent pourtant pas nous arriver à la fois.

On s'instruira.

Vous savez si dame Censure fut de son vivant une personne malfaisante et maladroite.

Il s'agit de ne pas laisser se perdre le souvenir des exploits par lesquels elle se signala trop longtemps. Dans ce but, on a mis la main sur la collection des rapports de messieurs les censeurs, et l'on va faire un triage, de façon à publier un volume qui pourra s'intituler : « Morceaux choisis de littérature administrative. »

Cette publication fera bien de se hâter. Les distractions sont rares en état de siège, et la lecture des annales de la Censure nous promet des chefs-d'œuvre de gaieté.

C'est probablement afin de fournir aussi à notre oisiveté une récréation éphémère que nos dames les amazones de la Seine sont entrées en ligne.

Elles ont eu le grand tort de rappeler leurs ancêtres, les Vésuviennes de 1848, et cela seul aurait empêché leur tentative de réussir.

Mais en 1848, les temps étaient autres.

Il n'y avait pas à nos portes des Prussiens nous obligeant au sérieux quand même. On en était quitte pour hausser les épaules quand on rencontrait les *manifestantes* d'alors.

Et comme la caricature s'en donnait à leurs dépens!

Aujourd'hui malheureusement, les comédies ne sont pas de circonstance.

Quand chaque jour la voix grave du canon se fait entendre, quand de braves gens se font tuer pour la patrie, tout ce qui ressemble à une parodie est coupable. D'où la colère populaire qu'a soulevée l'institution amazonienne dès son apparition. J'avoue que je ne partage pas à ce point l'indignation de quelques puritains qui ont crié au crime de lèse-nation.

N'exagérons rien. Les Amazones de la Seine étaient parfaitement ridicules. D'accord. Mais il y a des circonstances atténuantes à faire valoir en faveur des dames sans ouvrage, dont le patriotisme ne s'était pas fourvoyé dans cette aventure grotesque.

On a été un peu cruel pour ces sous-vésuviennes.

Ce n'est peut-être pas tout à fait leur faute. C'est plutôt la faute de la période que nous venons de traverser.

Les pauvrettes auront assisté aux représentations de la *Grande-Duchesse*. Elles y auront constaté qu'on avait un plaisir extrême à voir manœuvrer des bataillons féminins exhibant leur mollets, et elles auront pensé que cette plaisanterie pouvait avoir autant de succès dans la rue que sur les planches.

Erreur n'est pas compte.

Revenez à une plus juste notion des temps, mesdames. A moins que vous ne donniez pour justification qu'en vous voyant, les Prussiens riront et seront désarmés.

A propos de rire, qu'on nous permette de terminer par une grosse insanité qui a son excuse dans l'inaction humide que les remparts créent aux défenseurs de la capitale. Il faut bien passer le temps à quelque chose.

Donc c'est au pied des fortifications que le dialogue s'engage.

— Moi, dit le soldat-citoyen Gil Perez, parlant à un de ses confrères, j'ai un moyen infaillible d'échapper, quoi qu'il arrive, aux horreurs de la disette.

— Bah! fait l'autre avec avidité. Lequel?

— C'est bien simple; aussitôt que les farineux viendront à manquer, je refuse le service et je me fais mettre à l'hôtel des Haricots.

PIERRE VÉRON.

## LE COMTE DE DAMPIERRE

Le comte René Picot de Dampierre, chef du 1<sup>er</sup> bataillon des mobiles de l'Aube, est mort le 13 octobre 1870 au village d'Arcueil, sous Paris, à l'ambulance de l'école Albert-le-Grand.

Le matin du même jour, il avait été frappé mortellement d'un coup de feu, en enlevant, avec quatre de ses compagnies, la première barricade de Bagnaux. Son bataillon, joint à ceux de la Côte-d'Or, devait se distinguer ce jour-là sous le commandement du lieutenant-colonel v. comte de Grancey.

Par une solide instruction, le gentilhomme s'était préparé à l'administration d'une importante fortune territoriale qui impliquait toutes sortes de connaissances pratiques, en agriculture, en élevage, en droit et en économie politique.

Le comte de Dampierre avait trente-trois ans à peine. Marié de bonne heure à sa cousine, M<sup>lle</sup> Valentine de Rougé, il avait eu le malheur de la perdre il y a trois ans. Dès lors il s'était voué au culte de son cher souvenir et au soin des intérêts du canton de Bigny, qu'il représentait au conseil général de l'Aube.

Sa nomination de chef de bataillon avait été un choix heureux; mais sa réélection, à l'unanimité,



LE COMTE RENÉ DE DAMPIERRE,  
commandant du 1<sup>er</sup> bataillon des mobiles de la Côte-d'Or.

lui fut un témoignage précieux des sentiments d'une génération de jeunes compatriotes dont il était déjà connu et aimé; aussi ses devoirs furent-ils aussi faciles à son cœur qu'à ses aptitudes, car la noble passion de la chasse avait été pour le comte de Dampierre une salutaire préparation aux fatigues de la guerre.

C'était une figure et un caractère aimés: à Paris, ses amis et ses émules en saint Hubert l'avaient fait président du *Hunting-Club*, président par droit de sympathie, souvent consulté, toujours écouté dans ces délicates fonctions.

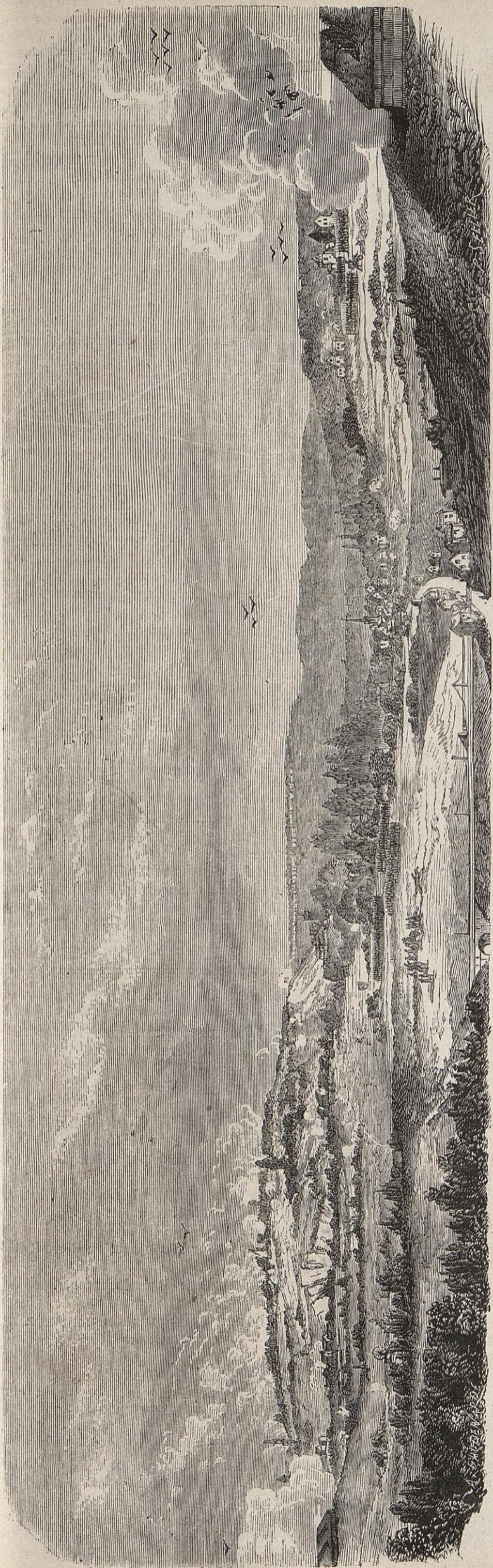
Dans Paris assiégé, dans Paris réduit à ses habitants et aux courageux provinciaux venus pour partager nos fatigues et nos périls, plus de deux mille personnes étaient réunies pour la douloureuse cérémonie des funérailles du comte de Dampierre, à l'église de la Madeleine.

Dans de pareilles circonstances, c'était, selon l'expression du général Trochu, l'opinion publique qui récompensait le sacrifice de la vie en groupant autour d'une froide dépouille de nombreux amis, témoignant de la valeur du soldat, de la sûreté de l'ami et du dévouement du protecteur.

Le comte de Dampierre, pour la consolation de tous ceux qui l'ont connu, est tombé en héros et est mort en chrétien. E. DUVAL.



LE SIÈGE DE PARIS. — Arrivée à Paris des prisonniers prussiens de la reconnaissance de Bagnaux. — (Dessin de M. Marie.)



1. Fort de Montrouge.

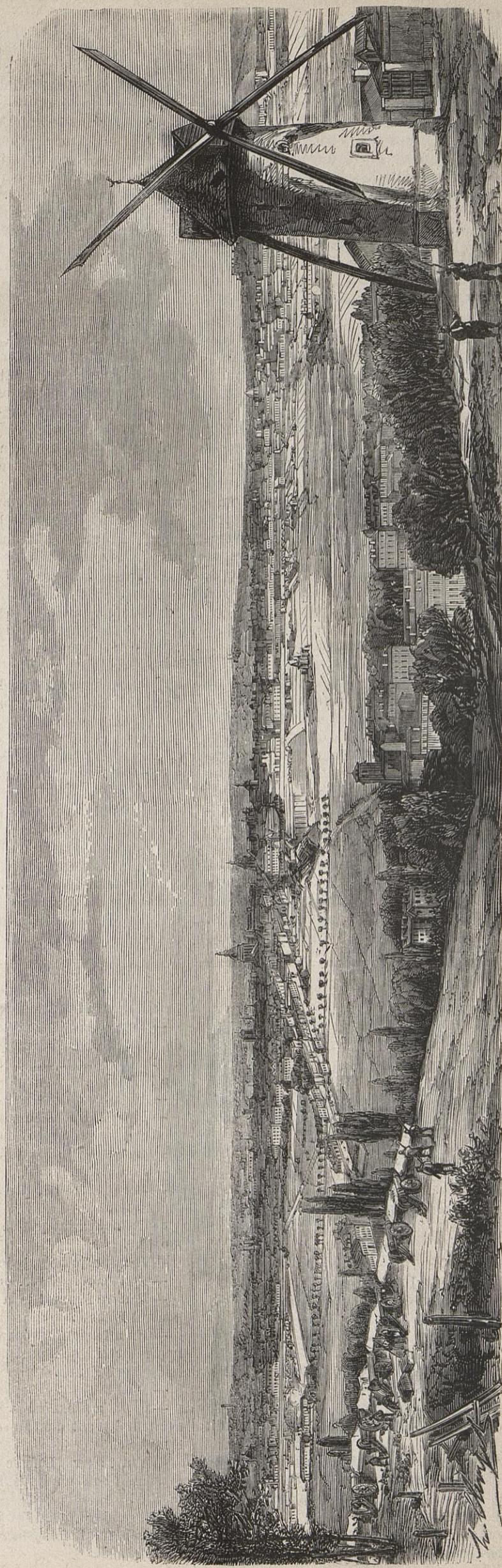
2. Redoute de Châtillon.

Attaque des villages de Clamart, Châtillon et Bagneux par l'armée de défense. (Dessin d'après nature, pendant le combat, par M. Sellier.)

3. Clamart.

4. Moulin de Clamart.

5. Fort d'Issy.



1. Fort de Vanves.

2. Route de Paris à Versailles.

3. Village de Châtillon.

4. Fort de Montrouge.

5. Moulin de la Tour-des-Roziers.

LE SIÈGE DE PARIS. — Batterie prussienne démasquée par l'ennemi après l'attaque de Châtillon. — Dessin de M. H. Clerget.

## LE BULLETIN DE LA GUERRE

Le siège de Paris entre dans une nouvelle phase.

De passive qu'elle était, l'attitude des assiégés va devenir active. Nous allons sortir de nos remparts et tâter l'ennemi même au delà des lignes d'action de nos forts détachés.

Le moment est venu de prendre l'offensive, et les impatients qui ne se faisaient pas faute de tracasser le Gouvernement de la défense nationale sur ce qu'ils appelaient son inaction, vont pouvoir, tout à leur aise, courir sus au Prussien. Maintenant que la maison est solide, que les portes en sont fortement barricadées, on va pouvoir sortir et voir au dehors si le voleur est décidé à en tenter l'escalade et l'effraction. L'opération préliminaire était de se fortifier chez soi. Or, au moment où, après la chute impériale de Sedan, la nation prit en main le salut de Paris et de la France, l'enceinte de la capitale avait à peine 500 canons pour la défendre, et chaque pièce n'avait qu'un approvisionnement de trente coups. Aujourd'hui, 2,400 pièces sont en batteries sur les fortifications, dont 1,300 dans les forts, et 1,100 sur les remparts. Tout était à faire, car le ministre Palikao n'avait pas voulu faire grand'chose. Depuis le commencement de septembre, des pièces de marine de 19 et de 16 centimètres, qui lancent des projectiles creux de 50 et de 30 kilos; des canons de 24 longs, de 12 de siège, de 12 de campagne, de 8 et de 4, ont été amenés dans les forts, placés sur les remparts. On a établi les plates-formes, installé les affûts, constitué un approvisionnement considérable de projectiles. Pour le moment, chaque pièce compte pour sa part 400 coups à tirer, et la fonte des boulets et des obus ne s'arrête ni jour ni nuit. Les flancs des bastions sont armés d'obusiers lisses de 15 et de 16 centimètres, de gros obusiers de siège de 22, et de mortiers de 15, 22, 27 et 32 centimètres. Nos ouvrages de campagne, tels que les redoutes de Châtillon, de Gonnevilliers, de Courbevoie et autres lieux, sont défendus par des canons de 24 courts qui lancent à 5 kilomètres, une lieue et quart, des projectiles creux de 23 kil. 05.

Nos forts, occupés par la marine, ressemblent à autant de vaisseaux de haut bord immobiles, que leurs artilleurs, les premiers pointeurs du monde, défendent d'approcher à 8 kilomètres à la ronde. Jusqu'à présent, toutes les batteries que les Prus-

siens ont tenté d'élever contre eux ont été démontées.

La première enceinte, hérissée des gueules béantes de l'artillerie, gardée de nuit et de jour par une armée de 400,000 gardes nationaux, défie toute surprise, est prête à toute attaque.

Si, ce que nous avons bien de la peine à croire, les Prussiens, évitant le feu des forts, parvenaient, au prix des plus sanglants sacrifices, à franchir les remparts, ils trouveraient encore devant eux la troisième enceinte des barricades, qui ne serait pas la moins difficile à forcer.

Pour armer et approvisionner les forts et les remparts, pour donner des fusils à la garde nationale, pour faire de nos 100,000 mobiles de vieux soldats, pour grouper 60,000 hommes de troupes régulières, construire des barricades, organiser les fonderies de canons, les ateliers de mitrailleuses et de chassepots, fabriquer un million de cartouches par jour, régler l'alimentation de deux millions d'habitants, faire, en un mot, de Paris une place inexpugnable, il fallait du temps. Le Gouvernement n'a mis qu'un mois et demi pour accomplir cette rude tâche. Et les pessimistes trouvent qu'il a perdu ses heures!

Les Prussiens, qui comptaient sur une sédition pour leur faciliter l'entrée de Paris, nous voient tous unis autour du drapeau de la République, décidés à tout, excepté à nous rendre. Rejetés chaque jour un peu plus loin de la place, ils n'espèrent aujourd'hui que dans la famine, qui pourrait nous réduire à la longue. Ils se décident, ajournant de huitaine en huitaine un bombardement problématique, à établir leurs quartiers d'hiver. Mais nous avons de quoi attendre et donner à nos frères de la province le temps de nous ravitailler et de nous venir en aide pour les chasser.

C'est d'ailleurs ce que dit, avec une autorité que nul de nous ne saurait lui contester, le général Trochu dans sa lettre au maire de Paris : « On croyait qu'une grande cité comme notre capitale, dominée par des intérêts, des passions, des besoins si divers, n'était pas défendable. On admettait difficilement que son enceinte et ses forts, construits dans d'autres temps et dans des conditions militaires très-différentes de celles qui prévalent aujourd'hui, pussent être préparés de manière à opposer, sans le secours d'une armée opérant au dehors, une résistance sérieuse et durable aux efforts d'un ennemi victorieux. On admettait encore moins que la population pût se prêter aux sacrifices de toute sorte, aux habitudes de résignation que comporte un siège de quelque durée.

« Aujourd'hui que cette grande épreuve est faite, c'est-à-dire que la mise en état de défense est arrivée à un degré de perfectionnement qui rend inabordable l'enceinte, avec ses dehors poussés très-loin; que la population a fait éclater son patriotisme; que l'ennemi lui-même, s'arrêtant devant ce formidable appareil défensif, s'est borné à l'entourer de ses masses sans s'y heurter, l'esprit public s'est modifié, et il ne manifeste plus qu'une préoccupation, celle de jeter à son tour des masses hors de l'enceinte et d'aller aborder l'armée prussienne. »

L'offensive est donc la résultante des forces que le Gouvernement a accumulées dans Paris et de la mise en action du plan que s'est tracé le général Trochu, et qu'inflexible et incorruptible, il se promet de suivre jusqu'au bout.

Marchons donc avec confiance et laissons-nous guider par cet homme, qui n'a pas craint de mettre sa responsabilité à la hauteur du danger de la patrie.

*Incendie du palais de Saint-Cloud. — Patrouille prussienne. — La Lanterne de Diogène.* — L'incendie du palais de Saint-Cloud a été le premier acte de notre entrée en campagne. En donnant l'ordre de lancer des obus sur le château dont les Napoléons s'étaient plu à faire leur résidence d'été, le général Trochu a brûlé ses vaisseaux. Il a signifié au roi Guillaume qu'aucun sacrifice ne coûterait à notre patriotisme pour nous débarrasser de son odieuse présence. Nous avons rasé nos parcs, nous avons bombardé nous-mêmes nos villages; quand nous le pouvons, nous mettons le feu à nos forêts, nous réduisons en cendres nos villas, nos palais, et les Prussiens douteraient encore de notre énergique résolution? Non. Ils savent aujourd'hui tout ce qu'ils ont à redouter d'un peuple pour lequel les arts sont une condition de l'existence politique, et qui ne craint pas, dans un moment suprême, de brutaliser ses chefs-d'œuvre à coups de canon.

Les Prussiens pullulent à Saint-Cloud. Ils traitent la contrée en pays conquis et ont fait de la ville une caserne. Le régime militaire fleurit là dans toute sa rigueur. Les taxes de guerre et les réquisitions s'y suivent et s'y ressemblent : c'est tous les jours même appétit, mêmes exigences. Le peu d'habitants qui restent dans la ville sont surveillés de près par les soldats, gens passés maîtres en l'art de l'espionnage.

La nuit, de noires patrouilles parcourent les rues tout en écoutant aux portes. Celui qui commande



## CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET.

(Suite)

A cette question, adressée à bout portant, le Premier Consul tressaillit.

Il pencha la tête, et se tut.

Puis, comme s'il sortait d'un rêve, il répondit enfin :

— Moi aussi, mon cher Lafosse, moi aussi.

— A la bonne heure!

— Mais, pour le moment, tes principes doivent s'effacer devant mes projets.

— Cependant, mes répugnances...

— Tu feras taire tes répugnances. Niais! tu ne

vois donc pas que j'anéantis la noblesse, en l'incorporant, pour ainsi dire, dans mon armée?

— Je n'avais pas envisagé la question à ce point de vue, dit le général Lafosse. C'est égal, moi, Augustin-Martial, m'embarrasser d'une poupée... On me raillera.

— Pas plus que les autres.

— Mes habitudes ne sont pas celles des salons; mon langage se ressent de la vie des camps. Votre marquise m'acceptera difficilement.

— J'en fais mon affaire, dit le Premier Consul.

— J'ai tous les défauts antipathiques aux petites maîtresses.

— Tu ne parles pas de tes qualités; tu es trop modeste.

— Je fume, je bois, je jure.

— Tu te corrigeras... ou elle te corrigera.

— Pauvre femme! je la plains à l'avance, dit le général Lafosse.

— En attendant, prépare-toi à m'obéir; je te ménagerai d'ici à quelques jours une entrevue avec la marquise d'Ermel.

— Déjà!

— Et, à la première occasion, je te promets un commandement dont tu seras content, mon brave camarade.

— Vrai? s'écria Lafosse en relevant la tête et en reprenant son ton joyeux; allons, je l'aurai bien mérité!

Le Premier Consul lui tendit la main.

Le général Lafosse la serra chaleureusement et se retira.

En descendant l'escalier, il répétait entre ses dents :

— Que le diable m'emporte, si, en venant ici, je m'attendais à m'en retourner marié!

V

Voici les papiers relatifs à Chanvallon qui furent adressés par Fouché au Premier Consul :

D'abord, une note rédigée par un employé de la police de sûreté;

Ensuite, un cahier écrit de la main de Chanvallon, journal intime où il résumait ses impressions et ses pensées;

Puis, un rapport sur la conjuration dont il était accusé de faire partie.

Nous allons donner ces trois documents.

NOTES CONFIDENTIELLES SUR LE SIEUR  
CHANVALLON

Armand-Noël-François Chanvallon, deuxième souffleur du Théâtre-Français, demeurant cour Saint-Guillaume.

Personnalité modeste, inoffensive en apparence, mais douée d'une intelligence singulière.

Quoiqu'il cherche à s'effacer, il a été mêlé à des personnages et à des événements d'une certaine importance.

Il est le fils d'un intendant du comte de la Ville-Hurtaut, qui le prit en affection dès sa plus tendre enfance pour ses aptitudes précoces et diverses. Le

marche quelques pas en avant des soldats, sonde le terrain à chaque pas, colle l'oreille à chaque devanure, à chaque fenêtre. On dirait qu'ils ont peur de rencontrer une torpille sous tous les pavés, de surprendre une conspiration dans toutes les maisons. La patrouille marche ainsi à pas de loup, toujours éclairée par son prudent conducteur et tenant le doigt sur la détente du fusil Dreyse.

Ah ! c'est que tout n'est pas sécurité en pays ennemi qu'on pressure jusqu'au dernier morceau de pain ! A force d'être tondu de trop près, il pourra bien se faire que le mouton devienne enragé, et alors, gare les vèpres s'eiiliennes ! Saint-Cloud pourrait bien faire comme Reims, où les exactions des Prussiens ont fini par soulever la population, et la France envahie se lèvera peut être une belle nuit contre la horde des envahisseurs. Ces craintes-là tiennent les patrouilles éveillées.

D'ailleurs ne fallait-il pas veiller sur le château où bien paisiblement se tenait l'état-major du corps qui investit l'ouest de Paris ? Ces messieurs les officiers tu desques étaient là comme chez eux. Pour eux les plus beaux salons, les meilleurs lits du palais. A la fin, cela devenait impatientant.

Un beau jour, c'était le 13 octobre, la moutarde est montée au nez des marins du Mont-Valérien, qui, à midi et demi, ont lancé une bombe sur l'aile droite du château. Une légère fumée s'est élevée du milieu du bâtiment. Peu à peu l'incendie s'est développé et les flammes se sont échappées par les fenêtres dont le feu avait brisé les vitres. A trois heures tout un côté du bâtiment brûlait. A six heures le palais flambait tout entier. L'horizon était rouge, et sur ses teintes violentes s'enlevaient en noir la silhouette du château et celle des statues. Le spectacle était grandiose. A minuit, ce n'était plus qu'un immense brasier, sur lequel s'effondrait la toiture.

Le château de Saint-Cloud avait son histoire. Primitivement simple maison de campagne de Jérôme de Gondi, sous Catherine de Médicis, il avait été acheté par Louis XIV, qui le donna à son frère. Monsieur en fit un château. Le Régent l'avait habité et y avait reçu, en 1717, Pierre le Grand.

En 1785, Marie-Antoinette l'acheta moyennant six millions, et fit construire la chapelle. A la Révolution, il devint propriété nationale.

C'est dans l'orangerie de Saint-Cloud que se trouvaient réunis les Cinq-Cents lorsque Bonaparte inaugura, par le coup du 18 brumaire contre la République, les attentats dont la honte de Sedan a été l'ignoble expiation.

Napoléon I<sup>er</sup> en avait fait sa résidence d'été, et

en 1815 le château et le parc avaient été dévastés par les soldats prussiens de Blücher, comme ils le sont aujourd'hui par les troupes de Guillaume, après avoir servi de gîte impérial à l'homme du 2 décembre.

Là fut signée la capitulation de Paris. Là furent signées les ordonnances de 1830.

Le feu des bombes a purifié de ces tristes souvenirs le château de Saint-Cloud, d'où avaient été retirés avant l'investissement les tableaux et les sculptures des grands maîtres. Dans cette destruction, commandée impérieusement par les besoins de la défense, nous aurons à regretter la perte des plafonds peints par Mignard, Le Moyne, Coypel, Pierre Loir, Alaux.

Mais il fallait déloger les Prussiens de leur quartier général. Il a fallu les déloger également de la lanterne de Démosthènes, dont ils avaient fait leur meilleur observatoire et derrière laquelle ils avaient commencé d'établir une batterie. Cachés par des bois abattus pour tromper la vigilance de nos forts, ils avaient même, en deux nuits, construit une tranchée formidable du haut du parc à la Seine. On s'est aperçu de ce gigantesque travail le mercredi 12. Les canonnières et les forts se mirent à envoyer bombes et obus sur les travaux prussiens, qui, le soir, étaient bouleversés, sans que l'envie vint aux travailleurs de les reprendre. Dans ce bombardement, la lanterne de Démosthènes a été démolie. Elle est tombée à neuf heures du soir. Ce n'était là qu'un monument d'une médiocre valeur artistique. Sa position faisait toute son importance. Néanmoins, le Parisien y tenait. Son patriotisme le consolera d'autant plus facilement, qu'il pourra remplacer, quand il le voudra, la colonne de terre cuite qui supportait cette lanterne à laquelle le public avait donné le nom de Diogène.

Au-dessous de Saint-Cloud, à Sèvres, où tous les chefs de la manufacture de céramique ont été faits prisonniers, les Prussiens ont obligé certains administrateurs et employés à assister à leurs travaux de défense, se méfiant des torpilles qu'ils soupçonnaient enfouies là. Ils forcent même les paysans à les aider dans leurs terrassements, pensant ainsi empêcher nos forts de tirer sur eux et sur les batteries qu'ils voudraient élever. Ces iniquités ne sauraient rentrer dans les droits de la guerre ; mais ce n'est pas la première fois que nous avons à constater le mépris des Prussiens pour toute convention, soit humanitaire, soit internationale. Quand on n'a qu'un dieu : la Force, quand on ne reconnaît que deux moyens : le fer et le sang, on se

soucle médiocrement du Droit. C'est ce que fait M. de Bismark.

*La Reconnaissance de Bagneux. — Prisonniers prussiens. — Les Gardiens de la paix.* — La période offensive du siège de Paris, annoncée par la vigoureuse canonnade du Mont-Valérien et l'incendie du château de Saint-Cloud, a été inaugurée par une solide reconnaissance très-bien faite (ce sont les termes officiels) au sud de Paris.

Les dernières nouvelles reçues des départements donnaient à supposer que les Prussiens avaient dû détacher de leur armée d'investissement un corps considérable chargé de se porter, à l'est, à la rencontre de notre armée de secours qui avait quitté les bords de la Loire.

Des mouvements importants avaient été exécutés par l'ennemi autour de Paris, et il fallait savoir à quoi s'en tenir.

La division Blanchard, du 13<sup>e</sup> corps, fut chargée d'exécuter une reconnaissance en avant de la redoute de Châtillon. Le mouvement offensif commença le 13, à neuf heures du matin. Les troupes furent disposées en trois colonnes ; celle de droite, dirigée sur Clamart, le centre sur Châtillon ; celle de gauche sur Bagneux. Les réserves avaient été disposées par le général Vinoy en arrière du fort de Mont-rouge.

Deux coups de canon, tirés par le fort de Mont-rouge, donnèrent le signal.

La colonne de droite, composée de deux bataillons du 13<sup>e</sup> de marche et de 500 gardiens de la paix, s'avance sur Clamart, s'en empare sans coup férir et se maintient au Moulin-de-Pierre, tandis que le général Susbille, avec le centre, attaque vigoureusement le village de Châtillon, dont les rues sont barricadées et les maisons crénelées. Il est reçu par une vive fusillade et obligé de faire le siège de chaque maison, l'une après l'autre, pour en déloger les Prussiens. Le général reçoit à la jambe une blessure heureusement sans gravité.

La colonne de gauche, fournie par les mobiles de la Côte-d'Or et de l'Aube et commandée par le lieutenant-colonel Grandcey, fut lancée sur Bagneux. Une fusillade des plus nourries accueille ses tirailleurs, qui gravissent les pentes qui mènent au village. Là, comme à Châtillon, l'ennemi, retranché derrière des barricades, fait feu sans être trop exposé.

Malgré les balles qui pleuvent dru, les mobiles approchent vivement, menés à l'assaut par leur commandant. Ils se montrent aussi solides que de

jeune Chanvallon fut élevé avec la fille du comte ; il en résulta entre les deux enfants une intimité qui ne s'est jamais démentie, même lorsque Louise de la Ville-Heurtaut est devenue marquise d'Ermel.

A cette époque, Chanvallon passa du service du comte à celui du marquis.

Dès les premiers grondements de la Révolution, le marquis d'Ermel, homme pusillanime, usé, frivole, déjà vieux, se hâta de passer à l'étranger. Sa femme resta pour veiller sur ses biens. Deux voyages que Chanvallon fit à Londres, vers ce temps-là, laissent à supposer qu'il avait été chargé par elle de mettre sa fortune en sûreté. Ces déplacements d'un individu de si mince importance passèrent inaperçus.

Quelques mois après, lorsque la marquise d'Ermel voulut aller rejoindre son mari en émigration, il était trop tard.

Un mandat d'incarcération fut lancé contre elle par les agents du terrorisme. Prévenue à temps, on ne sait par qui ni comment, elle put s'y soustraire.

Depuis, on a acquis la conviction qu'elle avait vécu cachée, par les soins de Chanvallon, dans une famille d'ouvriers de la rue Saint-Jacques, section du Val-de-Grâce.

Aujourd'hui que la marquise d'Ermel a repris son rang dans la société parisienne, avec sa fortune d'autrefois, il semble qu'elle n'ait plus que de rares relations avec Chanvallon.

Ces faits, successivement exposés, suffisent à faire apprécier le sieur Chanvallon comme un

homme habile autant que dévoué, capable de suivre une idée, de concevoir un plan et de l'exécuter. Bref, il n'est pas « le premier venu, » comme il voudrait le faire croire, par je ne sais quel motif.

Quant au caractère de son affection pour la marquise d'Ermel, il apparaît suffisamment dans les feuillets ci-joints ; aussi nous abstenons-nous de tout commentaire.

Les feuillets en question formaient un ensemble assez volumineux.

A des réflexions, à des méditations amoureuses se mêlaient des récits inspirés par les événements du dehors, et, pour ainsi dire, tout chauds d'une sensation récente.

Nous en détacherons quelques-uns.

Le premier fragment se rapporte à l'époque de la vie retirée de la marquise d'Ermel.

22 brumaire.

La jolie promenade que nous avons faite hier, elle et moi !

Tous les deux, habillés en artisans, son bras s'appuyant sur le mien, nous sommes allés à Fontenay-les-Roses.

Il faisait un beau soleil d'automne, un ciel doux et blanc. Les bois n'étaient pas entièrement dépouillés ; il y avait non-seulement des feuilles aux arbres, mais il y en avait encore par terre, dans toutes les allées, où elles dissimulaient la poussière. Louise marchait en soulevant légèrement sa robe pour qu'elle ne fût pas accrochée par les branches mortes et noires ; c'était un plaisir de voir le

bout de ses petits souliers furetant à travers les feuilles sèches.

Elle causait avec abandon ; elle causait de ce qu'elle voyait et de ce qu'elle aimait ; ses idées semblaient rire ainsi que sa bouche. Elle n'avait jamais été si fraîche, si adorable. De mon côté, je ne pensais qu'au moment présent, et le moment présent était tout bonheur. Il me semblait que la vie humaine n'avait qu'un seul jour, et que ce jour était celui-ci.

La nuit, qui vient vite en automne, nous surprit en pleine campagne. Nous nous hâtâmes de regagner le faubourg, et nous descendîmes la rue Mouffetard.

Explique qui pourra comment cette affreuse rue Mouffetard m'a paru si riante ! Et pourtant ce n'était pas de la nuit qu'il y faisait, c'était du charbon. Les masures dont elle est bordée s'effaçaient dans une ombre qui ne permettait aucun relief, aucune apparence exacte. De temps en temps, la rue se déchirait sur un de ses côtés et formait une ruelle étroite ou un cul-de-sac, que remplissait seul l'œil rouge d'un réverbère. Je ne voyais rien de toutes ces laideurs ; au contraire, je trouvais à toute chose un air de sympathie. Il me semblait que le pavé ne s'était fait inégal et dur que pour ralentir notre marche ; la rue était longue, et cependant j'aurais désiré qu'elle le fût davantage. — Ah ! si la rue où l'on aime pouvait ne jamais finir !

Tant que vous n'aurez pas aimé à Paris, vous détesterez Paris, ou tout au moins Paris vous sera



Les membres du Gouvernement de la défense nationale. — (Dessin de M. Bocourt, d'après les photographies de MM. Disderi, Bacard, Franck, Reutlinger, etc.)



La Guerre et la Charité. — (Composition de M. Edmond Morin.)

vieilles troupes. Précédés par une section du génie, qui ouvre çà et là des brèches, les moblots bourguignons pénètrent dans le village la baïonnette en avant. Ils avancent dans les rues, enlèvent les barricades, débusquent les Bavarois du parc du château où ils s'abritaient derrière un long mur crénelé, et s'emparent de l'église, dont le clocher servait depuis longtemps d'observatoire aux Prussiens. Il restait à occuper le cimetière, d'où l'ennemi faisait un feu meurtrier. Le 33<sup>e</sup> de ligne vient à la rescousse, amenant avec lui quelques pièces d'artillerie. Le cimetière est bombardé et les Bavarois sont mis en fuite. Pendant cette vigoureuse attaque, dans laquelle le commandant Dampierre est tombé à la tête de son bataillon, l'artillerie de la brigade de la Charrière faisait taire la batterie ennemie postée à l'extrémité du village et qui cherchait à inquiéter nos réserves.

Après cinq heures de combat, a sonné la retraite, qui a été appuyée par les troupes de réserve, les feux des forts de Vanves, de Montrouge et d'Issy, et les marins du fort de Montrouge commandés par le capitaine de frégate d'André.

Le but de la reconnaissance était atteint. Nous avions eu en face de nous vingt mille Prussiens environ, venus de Sceaux et de Chatenay. De ce côté, du moins, on savait que la ligne d'investissement n'était pas fictive.

Cette reconnaissance nous a coûté environ 300 hommes mis hors de combat, dont 50 tués. Les pertes de l'ennemi, constamment exposés sous notre feu, sont plus considérables. Dans le village de Bagneux, il a laissé 300 morts, et il faut bien que ce combat ait sérieusement éprouvé ses bataillons, puisque pendant l'armistice qu'ils avaient demandé pour relever leurs blessés et enterrer leurs morts, les Prussiens, pour en cacher le nombre, formaient un rideau serré de sentinelles qui tournaient le dos aux ambulances françaises.

Nous avons fait une centaine de prisonniers. Ce sont en majorité des Badois, la plupart imberbes, paraissant avoir de 17 à 18 ans au plus. Quelques-uns appartenaient à la landwehr, quelques autres étaient des Wurtembergois à la physionomie rude. Parmi eux se trouvait un officier supérieur de la garde royale.

Le général Vinoy a dirigé cette brillante reconnaissance, dont on ne peut connaître encore les résultats qu'en attend le Gouvernement. Le général Trochu, qui avait quitté à deux heures son hôtel de la rue de Rivoli, a surveillé, de la redoute de Châtillon, l'ensemble des mouvements. Somme toute, cette reconnaissance qui, à un moment donné, s'est chan-

gée en un engagement très-sérieux, fait honneur à tout le monde : au général qui l'a conduite, aux troupes qui l'ont exécutée.

Le 35<sup>e</sup> régiment d'infanterie de ligne, les bataillons de la mobile de la Côte-d'Or, les bataillons de l'Aube et les gardiens de la paix ont été cités à l'ordre du jour.

C'était la première fois que le bataillon des gardiens de la paix prenait part à la défense de Paris. Son début a été digne de tous les éloges. Sa conduite du lendemain, alors que le commandant a demandé les propositions de récompense, mérite toute notre admiration. Le corps des officiers et les hommes du bataillon ont décidé, qu'heureux d'avoir pu donner une preuve de leur dévouement, il n'y avait pas lieu de faire en ce moment une liste de ceux qui s'étaient le plus distingués. Ils espèrent qu'à la première occasion, qu'ils désirent ardemment, ils feront davantage pour la défense de la patrie.

Quand on exprime de si nobles pensées, il est bien évident que la bravoure est à la hauteur des sentiments. Le bataillon des gardiens de la paix vient d'écrire glorieusement le premier chapitre de son histoire, nous sommes sûrs que les autres seront dignes de celui-là.

En refusant les récompenses qu'ils ont si bien méritées, ces braves cœurs appellent la bienveillante attention de leur général sur les veuves de leurs malheureux camarades tombés sous les coups de l'ennemi.

*La Guerre et la Charité.* — Hélas ! la guerre, la guerre saute elle-même à ses horreurs, ses deuils devant lesquels l'ambition seule ne recule pas. Les historiens, les poètes, les orateurs ont beau idéaliser la sublime horreur des batailles, chanter les enivrements de la victoire ou nous montrer la civilisation se frayant à travers les peuples un passage à coups de canon, l'humanité épouvantée se voile la face et ne voit dans

La plaine où frissonnaient les drapeaux déchirés  
Qu'un gouffre flamboyant, rouge comme une forge,  
Gouffre où les régiments, comme des pans de murs,  
Tombent en se couchant comme des épis mûrs.

L'humanité entend ce que n'écoutent ni les empereurs ni les rois : les cris des mourants qu'on égorge, le hennissement des chevaux mutilés, les imprécations de toute une génération qui les maudit. Ces héros couronnés ne détournent seulement pas la tête devant toute cette horreur; ils marchent

fiers dans une boue de sang, ils comptent les cadavres et ils osent invoquer Dieu!

Les nations se massacrent entre elles, le sang coule à flots de leurs flancs déchirés, et le soleil impassible répand ses rayons d'or sur la terre, et les nuits sont toujours sereines, et le vent continue à se jouer dans les hautes futaies.

Le calme de la nature et les profondeurs lumineuses du ciel semblent jeter un défi à l'orgueil humain et nous rappeler que nos agitations, nos luttes, nos carnages quelque monstrueux qu'ils soient, ne pèsent pas assez lourd dans la balance du monde pour en altérer la divine harmonie.

Ce spectacle des peuples en fureur ferait douter de la civilisation, de la mission sublime imposée à l'homme. On se prendrait à désespérer de l'humanité si, à côté de ces orgies de sang et de massacre, si la Pitié, cette grande pitié que Dieu mit au cœur de Jeanne d'Arc pour sauver la France, n'élevait sa douce voix au milieu de ces plaintes, de ces cris, de ces malédictions. Oui, c'est la pitié qui touche au cœur ce savant qui pâlit sur ses livres, cherchant à arracher à la science les secrets qui cicatrissent les plaies faites par les balles, les obus et la mitraille. C'est la pitié qui inspire le dévouement de cette simple femme consolant les blessés et les mourants. C'est la pitié qui donne assez de courage à ce médecin, à cet infirmier, à cet homme au brassard blanc marqué d'une croix rouge, pour aller au milieu du carnage relever ceux dont le canon a brisé les jambes, a fracassé le crâne. C'est cette pitié qui nous réconcilie avec l'humanité. En voyant ces hommes porter si tendrement dans leurs bras nos enfants blessés; ces femmes à l'âme vaillante affronter les boulets pour donner l'appui de leur courage à nos soldats chancelants, et, patientes et attendries, remplacer auprès d'eux la mère et la sœur absentes, nous pensons que le jour est proche où la fraternité prêchée par le sublime crucifié régnera sur la terre; où l'humanité comprendra enfin qu'il ne doit plus y avoir de guerre entre les hommes, et que le monde doit vivre en Charité, en cette Charité sans laquelle, dit saint Paul, les autres vertus ne sont rien.

MAXIME VAUVERT.

P. S. Le canon tonne sur toute la ligne des remparts, à Cachan, à Brimborion, à la Malmaison, à Argenteuil. Des épisodes sanglants s'ouvrent à coups de baïonnette leur immortalité dans l'histoire du siège de Paris. Nous, qui nous sommes fait un devoir de retracer pas à pas le récit de nos souffrances et de nos actions d'éclat, nous veillons pour nos lecteurs, leur promettant de ne rien laisser passer inaperçu de ce qui peut constituer notre gloire ou affirmer notre espoir patriotique.

indifférent. Mais qu'une passion vienne vous y prendre, et peu à peu la terrible ville changera d'aspect à vos yeux. Vos coudes rentreront mieux dans chacun de ses angles. Toutes les maisons vous sembleront receler de braves gens; vous croirez voir briller des sourires au bout de chaque corridor, et les figures les plus rébarbatives vous apparaîtront inondées de tendresse. Vous aimerez Paris alors de la même manière que vous aimez un camarade qui vous a vu rire et pleurer tour à tour. Des liens mystérieux s'établiront entre les pierres et vous, entre la Seine et vous, entre les habitants et vous. L'amour est la seule initiation à Paris. — Avec l'amour, vous arriverez à comprendre et à excuser la rue Mouffetard!

Pour moi, je considère les romans de chevalerie comme des allégories et des apologues; leur transparence est aisée à percer. Rien de sérieux, selon moi, comme ces écervelés en quête de géants, de dragons, de tours pleines d'enchantements.

Si j'aime Louise, c'est un peu pour l'audace qu'il y a à l'aimer. Une héroïne de roman ne me semble pas plus qu'elle environnée de périls et de surprises. La noblesse, c'est le géant; la fortune, c'est le dragon.

Le ciel politique s'éclaircit.

Je vois venir le temps où elle n'aura plus besoin de moi.

Ah! pourquoi la Terreur n'a-t-elle pas duré davantage?

Depuis quelques semaines, elle sort beaucoup moins avec moi.

Je ne m'abuse pas sur les raisons qu'elle me donne.

Seul, j'erre par les rues, assistant à la transformation de Paris et à la réorganisation d'un monde.

Singulier temps que ce Directoire!

Les hommes et les femmes y ressemblent à tout ce qu'on voudra, excepté à des femmes et à des hommes. Je crois vivre en carnaval, lorsque je coudoie cette multitude de personnages vêtus en jockeys, en milords, en généraux, en paillasses et en postillons. Cette orgie de rubans, de mousseline, de cadettes, de bâtons noueux, d'habits sans fin, de breloques, de bas chinés, cet abus du fantastique me jette dans des stupéfactions voisines du rêve.

Je sors du bal de l'hôtel Richelieu, palais enchanté, décoré par des palettes d'opéra.

J'avais le choix entre deux cents bals, à Paris.

Mon éblouissement a été grand. Qu'on s'imagine une cohue d'aigrettes, de dentelles, de gaze; robes athéniennes, sandales romaines, diadèmes de brillants, coiffures en anneau de Saturne, chignon à la Nina ou bonnets au repentir d'Eulalie, boucles de cheveux morales et sentimentales, collets noirs et collets rouges, pantalons féminins couleur de chair,

chemises de linon, chevelures blondes empruntées aux têtes des guillotins, éventails verts et cassollettes, tout un chaos de lumière, de peau, d'étoffes et de métaux! — Je me suis frayé difficilement un passage entre les chapeaux à la prussienne, les gilets anglais, les chemises hollandaises et les bottes russes. En passant, j'ai défrisé quelques coiffures à la Titus, à l'Alcibiade et à la Caracalla.

Vu M<sup>me</sup> Tallien, l'âme de toutes ces fêtes. C'est une belle femme, qui n'accuse guère plus de vingt-cinq ans; tête espagnole, sourire français. On ne sait ce que l'on doit admirer le mieux en elle, ou de la richesse de sa taille ou de la perfection de son bras. La critique ne peut s'attaquer qu'à son nez, qui, dans le fait, est assez vilain. — M<sup>me</sup> Tallien était vêtue à l'antique et chaussée de cothurnes; une tunique diaphane laissait presque tout son sein à découvert, et du milieu de ses magnifiques cheveux noirs s'élançait un croissant de diamants.

D'autres personnes suivaient M<sup>me</sup> Tallien, les unes en perruque à la Bérénice, les autres en habit d'amazone avec un bonnet de velours écarlate posé sur le côté de la tête; celles-ci avec un chapeau lucarne et un châle rouge; celles-là en spencer et en casquette anglaise; quelques-unes avec turbans inondés de perles.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)

## LES MEMBRES DU GOUVERNEMENT DE LA DÉFENSE NATIONALE

LE GÉNÉRAL TROCHU. — En esquissant, le 30 juillet dernier (n° 694), la biographie du général Trochu, nous disions :

« Son mérite attend patiemment son heure. Elle sonnera, n'en doutez pas. »

La guerre venait d'être déclarée, et les grands commandements de l'armée avaient été distribués aux maréchaux et à ceux à qui l'empire réservait le bâton de maréchal.

Le général Trochu, dont la franche parole déplaisait aux Tuileries, avait été relégué à Toulouse, alors que notre armée allait se battre sur le Rhin.

Les événements ont marché depuis. Le malheur s'est appesanti sur la France, les défaites ont suivi les défaites. Elle est apparue aussi

La déroute, géante à la face effarée,  
Qui, pâle, épouvantant les plus fiers bataillons,  
Changeant subitement les drapeaux en haillons,  
A de certains moments spectre fait de fumées,  
Se lève grandissante au milieu des armées.

La déroute est apparue, entraînant avec elle l'empire. Après Sedan, la patrie en danger a pris en main sa défense, jetant au vent les oripeaux du régime déchu, et appelant à elle les gens de cœur et d'honnêteté.

L'heure du général Trochu avait sonné. La République du 4 septembre l'a fait président du Gouvernement de la défense nationale, tout en lui confirmant plus que jamais ses fonctions de gouverneur de Paris.

Nous le voyons aujourd'hui à l'œuvre. Ardent au bien, infatigable pour le salut de tous, il a mis dans quarante-cinq jours Paris à l'abri des audaces prussiennes. En province, il a organisé quatre armées et préparé nos victoires futures.

S'il meurt sur la brèche, l'opinion seule pourra récompenser dignement le sacrifice de sa vie.

JULES FAVRE. — Le grand orateur et le grand citoyen, dont le *Monde illustré* donnait la semaine dernière et le portrait et la biographie, n'a pas trouvé que son mérite fût au-dessous de la confiance que lui témoignait la nation en l'appelant à la vice-présidence du Gouvernement et au ministère des affaires étrangères. Son ardent patriotisme ne se loue pas de la timidité qui retient, car il se sent la force qui surmonte. Jules Favre a accepté avec courage et confiance la lourde responsabilité qui en ce moment incombe à ceux qui se dévouent à dégager la patrie du danger qui l'enserme. Si la France peut être sauvée, et elle le sera, soyez assurés que cette puissance intellectuelle, qui met son cœur dans ses moindres actes, aura une large part dans l'œuvre de la délivrance.

CRÉMIEUX. — « Adolphe Crémieux, dit Timon dans son *Livre des Orateurs*, » a la parole franche, un organe mordant, une dialectique abondante, animée, spirituelle, une réplique heureuse. »

M. Crémieux est plus qu'avocat et tribun : c'est un homme de cœur et un artiste.

Sa vive parole, il ne l'a jamais refusée à la cause du malheur, soit à la barre, soit à la tribune. Le premier, à Nîmes, sa ville natale, il a osé parler contre la terreur blanche et accuser en plein tribunal l'assassin Trestaillon, que le pouvoir d'alors couvrait d'une impunité tacite. Après la Révolution de 1830, il ne craignit pas de défendre un des ministres de Charles X, Guernon-Ranville, accusé devant la cour des pairs. L'opinion radicale, comme la cause légitimiste, trouva en lui, sous Louis-Philippe, un défenseur de la liberté. Il plaida pour le *National*, la *Tribune* et pour la *Gazette de France*.

L'oppression, sous quelque forme qu'elle se présentât, trouva toujours en M. Crémieux un adversaire décidé. Les israélites d'Orient le savent bien.

Les mesures violentes ont toujours indigné sa généreuse nature, et c'est lui qui, en 1848, à une des dernières séances de la Chambre des députés, répondait à l'obstination de M. Guizot : « *Il y a du sang dans vos paroles!* »

Quelques jours après, la Révolution teignait de rouge le trottoir du boulevard des Capucines.

La République de février lui remit le portefeuille de la Justice, que vient de lui rendre la République du 4 septembre.

M. Crémieux est un artiste. Il aime les beaux tableaux, les éditions de luxe. Ses salons ont toujours été ouverts aux célébrités de la littérature, du pinceau, du théâtre. C'est lui qui a deviné Rachel, et dont les conseils ont été pour une bonne part dans le génie de la tragédienne. Malgré ses 74 ans, le goût du grand art a persisté dans cette nature toute méridionale. Les politiques peuvent lui en faire un reproche, moi je l'excuse, surtout lorsqu'il m'est permis d'apprécier sa vieille honnêteté.

GARNIER-PAGÈS. — Le frère, mais le frère utérin seulement, du chef du parti républicain mort en 1841. Après la Révolution de 1830, il avait alors vingt-sept ans, il quitta le courtage de commerce pour succéder, sans le remplacer, à son aîné à la Chambre des députés. La tribune le vit spécialement occuper des questions d'affaires et de finances, des tarifs sur les sucres et des conversions de rentes. Il parla aussi dans la discussion des chemins de fer, et ses discours lui firent une réputation de spécialiste qui lui valut en 1848 le portefeuille des finances. Il préféra à la banqueroute que conseillaient alors quelques faiseurs, l'impopularité que lui valut le fameux impôt des 45 centimes.

Il a accepté bravement la responsabilité de cette mesure, sans reculer en aucune occasion. C'est du courage.

Quoique modéré démocrate, M. Garnier-Pagès (Louis-Antoine) faisait partie de la gauche sous l'empire tombé. Il est homme de bon conseil, et il a trouvé sa place dans le Gouvernement de la défense.

GLAIS-BIZOIN. — Célèbre par l'intrépidité de ses interruptions, auxquelles ses 70 ans n'ont rien enlevé de leur verdeur. Breton et entêté républicain, Glais-Bizoin a fait de l'opposition à la Restauration, à Louis-Philippe, au second Empire, réclamant à tous l'application radicale des principes de 89. La nouvelle République vient de les rendre à la France et à lui; espérons qu'à la prochaine Constituante, il se réjouira de ne pas harceler le Gouvernement républicain. C'est probable, mais je n'en jurerais pas, tant je sais qu'il a l'interruption incorrigible.

ARAGO (Emmanuel). — Fils du grand François Arago. Né à Paris le 6 août 1812. Avocat, il défend, en 1839, Armand Barbès et Martin-Bernard. Tribun, il entre, le 24 février 1848, dans la Chambre avec le peuple, proteste sur les marches de la tribune contre la régence et demande la déchéance des d'Orléans. La République l'envoya à Lyon en qualité de commissaire général, et à Berlin comme ministre plénipotentiaire. Sous la seconde République, député des Pyrénées-Orientales, il vota constamment avec l'opposition, de même qu'il a voté avec la gauche sous le second empire depuis les élections de 1869.

M. Emmanuel Arago est plus tribun qu'avocat. Il a une belle tête et une belle prestance; sa voix est puissante et sonore. Il a tout ce qu'il faut pour parler au peuple, auquel il ne fera entendre que de bonnes vérités. Son talent et son honnêteté nous en répondent.

JULES SIMON. — Un fils de l'Université, qui l'accueillit à sa sortie de l'école normale en 1835, et en fit un professeur au collège de Caen. De Caen, Jules Simon vint à Versailles, puis à Paris, où il professa d'abord à l'école normale, plus tard à la Sorbonne, où il occupa pendant douze ans la chaire de philosophie. Il fut décoré le 27 avril 1845.

La Révolution de février l'appela à la vie politique, et il fut élu représentant des Côtes-du-Nord. Les questions d'instruction publique l'occupèrent spécialement, et plus d'une fois il eut à défendre l'Université contre les ultramontains et M. de Montalembert.

Au dernier Corps législatif, où il représentait une circonscription de Paris, il a fait de beaux et

longs discours sur l'éducation pratique et morale. Il était désigné d'avance comme le ministre de l'instruction publique du prochain gouvernement républicain. Grand maître de l'Université, il est là parfaitement à sa place. Son ambition se contentera-t-elle de ce ministère, qui devrait être le premier ministère d'un gouvernement français ?

PELLETAN. — M. Eugène Pelletan est d'une honnêteté farouche, dans sa vie privée, comme dans sa vie politique. Ce n'est point là un mince mérite. Incorruptible, il a suivi sa carrière politique sans jamais permettre à la moindre éblouissance de souiller sa vertu républicaine de journaliste et d'écrivain. Il a écrit dans tous les journaux où il y avait une idée de liberté à enseigner, à défendre : à l'ancienne *Presse*, au *Bien public*, au *Século*, au *Courrier de Paris*, et dans bien des revues. A la tribune, où l'avaient porté les suffrages de Paris, qui avait soif de régénération, sa conscience lui a souvent arraché ces accents indignés qui ont donné à réfléchir à ses adversaires. Il s'était fait le spectre, mais le spectre vengeur, et non complaisant, du régime déchu. Comme saint Jean-Baptiste, dont il a un peu l'allure et le mysticisme, il était regardé par nous tous comme le précurseur de la fraternité républicaine. Le Gouvernement de la défense a associé Eugène Pelletan à sa grande œuvre de salut public. Le gouvernement a bien fait.

PICARD (Ernest). — Celui-ci n'a rien d'ascétique. Il est blond, gros et gras et porte sagement ses cinquante-neuf ans. Il a de l'esprit, beaucoup d'esprit, et a, pour dire les choses spirituelles, le ton et la manière. Député de Paris et nécessairement de l'opposition, il a su, sous une forme fine et vive, faire avaler de dures vérités à cette majorité qui avait les vérités en horreur. « Un homme d'esprit, qui est né fier, a dit La Bruyère, ne perd rien de sa fierté et de sa roideur pour se trouver pauvre; si quelque chose, au contraire, doit amollir son humeur, le rendre plus doux et plus sociable, c'est un peu de prospérité. »

Il en est qui accusent M. Ernest Picard de trop de prospérité, et qui lui reprochent sa trop douce sociabilité. Ces gens-là pourraient bien avoir le goût difficile.

GAMBETTA (Léon). — L'avènement de Gambetta à la vie politique date de la résurrection de Baudin. On se rappelle encore cette magnifique plaidoirie indignée qui secoua la léthargie de la France. Du premier coup, M. Gambetta se révéla un maître. La tribune du Corps législatif l'a fait connaître comme orateur et homme politique. Son tempérament marseillais, chaud encore de toute l'ardeur de la jeunesse, fait de sa personnalité un des éléments les plus précieux du Gouvernement de la défense nationale. C'est le Barbaroux plus accusé de la troisième République.

ROCHEFORT (Henri), rédacteur de la *Lanterne*. Le premier qui ait eu le courage, dans le journalisme, d'attaquer l'empire encore debout. Son tempérament nerveux, son style heurté, aiguë comme la pointe d'une épée, son honnêteté et sa bravoure native en faisaient un rude adversaire pour un régime qui avait beaucoup à se reprocher. Aussi l'empire, lorsqu'il dut subir Rochefort comme député de Paris, fit tout au monde pour lui fermer la bouche et briser sa plume. Il resta en prison jusqu'au jour où la République lui ouvrit les portes de Sainte-Pélagie. Le voilà *Roi des barricades*, mais ces barricades se dressent contre les Prussiens.

JULES FERRY, avocat et député de Paris depuis 1869, a été adjoint au Gouvernement. Ses attaques contre l'administration de M. Haussmann et son attitude dans l'opposition l'avaient mis en évidence. Comme Gambetta, comme Rochefort, M. Ferry appartient aux jeunes, et la jeune République a foi en leur énergie, en leur ardeur.

LÉO DE BERNARD.

## SOUVENIRS DU SIÈGE DE PARIS

LE CHEVALIER DE FONVIELLE

(Suite)

Nous avons laissé Fonvielle s'abouchant avec l'état-major d'un régiment russe, voisin de son habitation.

Un combat s'engage. Les Russes restent maîtres du terrain, et Fonvielle cause de nouveau avec les officiers russes, toujours affables, mais cette liaison ne le mettra pas à l'abri, comme on va le voir. J'ai déjà lu bien des scènes de pillage; aucune ne m'a paru plus complète ni mieux contée.

« Vers midi, les officiers se firent apporter des vivres; ils m'offrirent, et j'acceptai, de prendre part à leur repas.

« Leurs soldats avaient mis debout les barriques de vin qui se trouvaient dans ma cantine, et ayant défoncé la partie supérieure, ils venaient y puiser avec leurs bidons comme dans un puits. Ce vin, très-bon pour eux, comme il l'était pour mes ouvriers, ne parut pas tel à leurs chefs; ceux-ci me le témoignèrent : de leur en offris de meilleur, et j'allai avec Lefort prendre à ma cave douze bouteilles de vin de Bordeaux, que je leur apportai avec un grand panier de fruits. Ils firent honneur à mon présent; en une demi-heure mes bouteilles furent vides, et je renouvelai la provision. Ce mouvement fut remarqué du bivouac; quelques soldats pénétrèrent dans mon parc, découvrirent ma cave, en rapportèrent des bouteilles et les plus grosses pièces de ma porcelaine : cela donna l'éveil aux autres; en peu de temps ils inondèrent ma maison.

« Je n'en eus connaissance que par les vases de porcelaine que je vis paraître dans les mains des soldats qui venaient puiser du vin à la cantine. Cette vue me blessa jusqu'au cœur; je le fis remarquer à un des officiers : « Que voulez-vous, monsieur ? me dit-il; c'est la guerre ! — Je le vois bien, lui dis-je; mais il est cruel de voir ces choses-là; un vase de deux sous servirait aussi bien à ce soldat que cette pièce de porcelaine qui coûte trois ou quatre louis, et qui périra dans ses

« mains. — Oui, c'est très-vrai; mais que faire à cela ? c'est la guerre ! »

« Ayant observé que des bouteilles, dont le nombre augmentait à chaque instant, circulaient dans le bivouac, j'allai voir ce qui se passait dans ma maison. En entrant dans la cour, je la trouvai remplie de soldats. Arrivé dans le vestibule, quel spectacle m'offrit l'escalier !

« Représentez-vous une fourmilière où deux rangs de fourmis, l'une y rentrant chargée de butin,

le mouvement extérieur de ce qui se passait au dedans. Je n'eus le courage d'y descendre qu'après la bataille, et je n'y trouvai qu'un tas énorme de bouteilles cassées, enfoncées dans une boue de vin; les misérables, prenant à tâtons les bouteilles dans les compartiments où elles étaient rangées par qualités, en cassaient dix pour en retirer une; en sorte que cette cave, que trois jours auparavant je n'aurais pas donnée pour dix mille francs, ne m'offrit plus la ressource d'un seul verre de vin.

« J'entrai dans la salle de billard; les housses des

bancs en étaient enlevées, et le superbe tapis que j'avais fait placer récemment, coupé tout autour avec un instrument tranchant, avait disparu. Dans le salon, je ne trouvai plus que les chaises ou les tables; toutes les décorations, toutes les porcelaines, étaient ou brisées ou enlevées. Dans ma chambre à coucher, que nous appelions, par tradition, chambre de M<sup>me</sup> de Montesson, la superbe glace de la cheminée, estimée 1,800 francs, était cassée d'un coup de crosse. Le secrétaire de ma femme, qu'on n'avait pu ouvrir, était brisé à faire pitié.

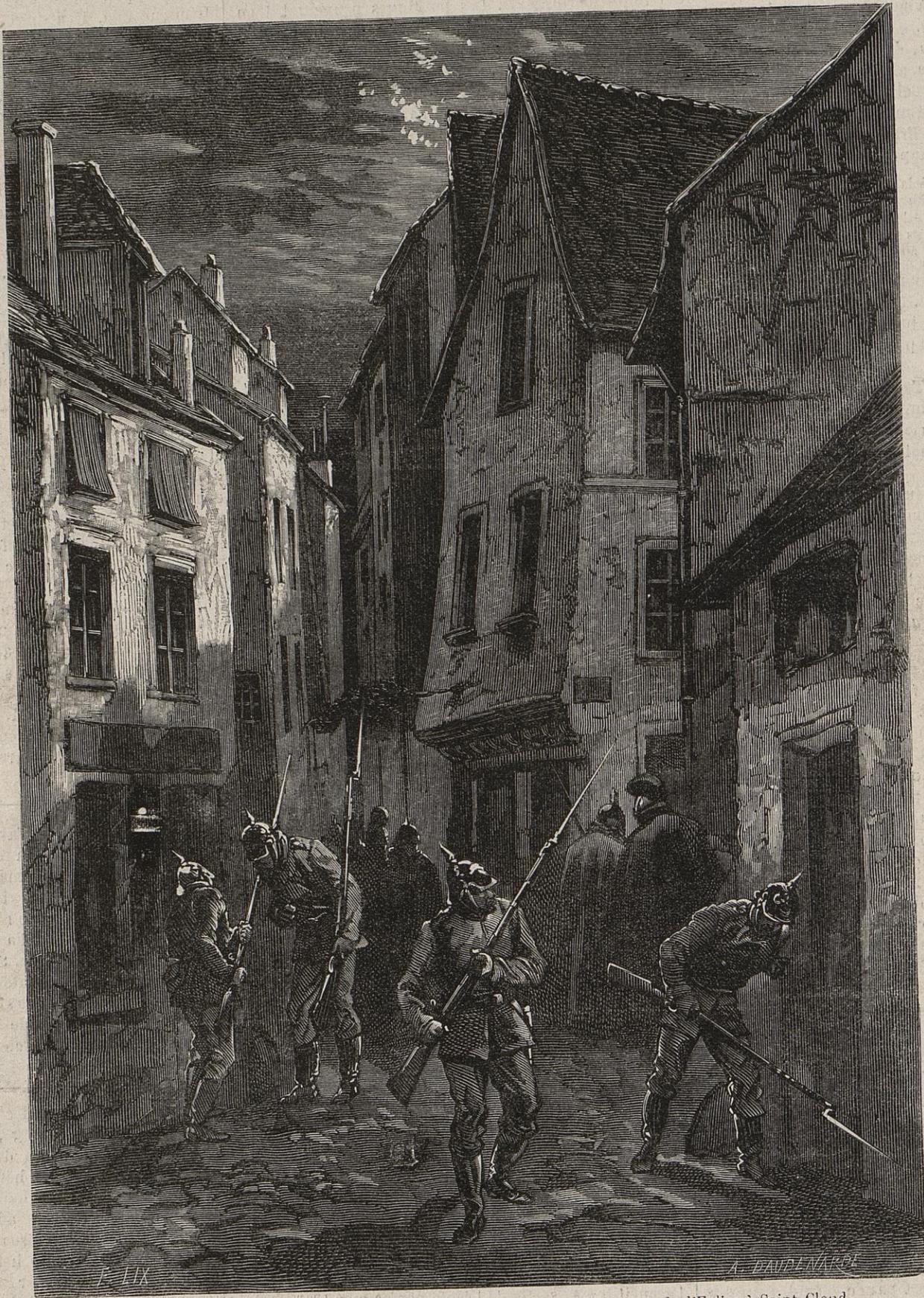
« Quand j'arrivai dans la salle à manger, je vis une vingtaine de Russes atroupés autour de la grande table, où ils avaient apporté environ autant de grands bocaux de fruits à l'eau-de-vie dont ils remplissaient leurs bidons piétinant les fruits qu'ils dédaignaient pour ne recueillir que le liquide. À près eux, d'autres vinrent prendre les fruits, et en perdirent trois fois plus qu'ils n'en enlevèrent, chacun d'eux ne pensant qu'à lui.

« Ce fut dans ce moment que s'opéra un miracle comparable à tant d'autres qu'on a déjà vus, par lesquels la Providence semble avoir pris plaisir à conserver ma vie par des moyens presque incroyables.

« Un cosaque

arriva dans la salle à manger, attiré par l'espoir de remplir son bidon comme les autres; voyant qu'il n'y avait plus de ressource pour lui, il vint à moi et me prit au collet, et me baragouina ce cri :

« Odvi ! » Je lui dis que je n'en ai pas. « Ou capout ! me répliqua-t-il. — Capout ! que tu voudras, lui dis-je, je n'en ai plus; ils ont tout pris. » Le brutal saisit son pistolet, arma sa batterie, et fit un mouvement pour me brûler la cervelle... Au moment où il avançait son bras pour m'ajuster, un biscaïen, parti de la montagne, ca-



INVESTISSEMENT DE PARIS. — Une patrouille prussienne, la nuit, dans la rue de l'Eglise à Saint-Cloud. (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. Pierdon.)

l'autre en sortant à vide, vont et viennent continuellement; telles étaient, mais en sens inverse, les deux lignes de Russes qui remplissaient tous les degrés, jusqu'au haut de la maison, où était mon riche fruitier. Les uns en descendaient surchargés de poires, de pommes, d'amandes, etc.; les autres y montaient pour aller en prendre leur part; il fallut moins d'un quart d'heure pour qu'il n'y restât pas une noix.

« L'escalier de la cave offrait le même aspect, à cela près qu'étant peu éclairé, on ne jugeait que par



LE SIÈGE DE PARIS. — La batterie prussienne établie à la lanterne de Diogène, par le Mont-Vaerien, avant le bombardement de ce point par le Mont-Saint-Cloud. — (Dessin de M. Hubert Clerget.)

un carreau des fenêtres donnant sur le jardin, et étend mon homme à mes pieds, roide mort.

« Je le vis tomber sans émotion; mon sacrifice était déjà fait; je vis cesser mon danger, sans en éprouver ni plaisir ni peine, et même sans étonnement. Ce ne fut qu'après y avoir réfléchi que je rendis grâce à Dieu de ce coup du ciel, lorsque je vis le double danger que j'avais couru; car, que j'eusse été écarté de la porte d'entrée d'un pied de plus, ç'aurait été moi, non le Russe, que le biscaien aurait frappé; que ce biscaien lui-même eût tardé un quart de seconde, j'étais un homme mort.

« Si l'on n'a pas changé les dalles que ce Russe a rougies de son sang, on pourrait voir encore sur les lieux les traces de cette tragédie. Jamais ma femme, qui a tout employé pour cela, n'a pu effacer la tache de ce sang.

« Lorsque ce cosaque tomba roide mort, tous les maraudeurs qui étaient autour de mes bœufs, qu'ils flairèrent par casser après les avoir vidés, se retournèrent pour le voir nager dans son sang, et se remirent à faire leur partage sans s'occuper de lui, comme si rien n'était arrivé.

« Je ne parle pas de mes provisions de toute espèce, des confitures de tout genre dont l'office était rempli, des liqueurs, des cristaux, etc. Tout avait disparu, ou n'offrait plus que des débris.

« Ce qui me fut le plus sensible, ce fut l'aspect que me présenta la bibliothèque au premier étage. Quarante pots environ de ce fameux tabac dont on connaît la source, que j'espérais transmettre à mes petits-enfants, et qui surmontaient, dans des pots fermés hermétiquement, les corniches des tablettes où reposaient les livres, avaient été renversés sur le parquet, où se trouvait répandue, à un demi-pied d'épaisseur, toute cette précieuse provision piétinée par les Russes et n'étant plus que du fumier.

« J'allai aux écuries; plus de vaches, et il n'y restait plus que sept chevaux.

« J'appelai à mon aide la vertu du bonhomme Job, et, cédant à ma destinée, je me roidis contre tant de malheurs: maître de mon cœur, je lui interdiss jusqu'au murmure; me séparant de ce que je venais de perdre, sachant me résigner à des maux sans remède, je cessai d'y penser.

« J'avais sur moi une lorgnette excellente, que M. Cauchoix, opticien, rue du Bac, m'avait donnée en présent, comme une pièce rare, et de laquelle je m'étais servi sur mes toits pour observer au loin les mouvements de la bataille; après avoir chargé Lafort de porter à mon blessé ce que j'avais réservé pour lui de mon dernier repas, je sortis de chez moi, et, prenant la rue de Montreuil, j'arrivai, en longeant l'extérieur des murs de mon parc, jusqu'en face du nouveau cimetière. Depuis quelque temps, la voix de la guerre avait cessé; je m'appuyai contre un arbre, et je braquai ma lorgnette du côté de Paris, pour essayer de voir ce qui s'y passait. Tout à coup, je sens une main qui saisit mon poignet: je me retourne; c'est un cosaque à pied, qui, de son autre main, arrache de mes doigts ma lorgnette, que je lui abandonne. Il l'examine, la tourne, la retourne, la met dans sa poche, et s'en va sans proférer une parole. En me retournant pour le suivre de l'œil, au revers de mon arbre se présente un autre cosaque qui me tâte, me fouille, me parcourt des pieds à la tête, s'empare de ma montre, la met dans sa poche et s'en va.

« Allons, me dis-je, si cela continue, le fumier du bonhomme Job n'est pas loin. La volonté de Dieu soit faite! » Revenant pour rentrer chez moi, je vois, avant d'arriver à ma grille, quatre ou cinq soldats déboucher de ma rue sur le chemin de Pantin, tenant un cheval par sa longe; j'approche: ce sont les sept chevaux qui me restaient qu'on emmène au camp de l'autre côté du canal, attachés à la queue l'un de l'autre. Je poussai ma marche, sans entrer chez moi, jusqu'aux officiers russes, auxquels je racontai mes tribulations. « Ah! monsieur, me dirent-ils, cela est bien fâcheux, mais c'est la guerre! vos compatriotes n'en ont pas « moins fait que cela quand ils l'ont pu! »

« Quand je leur eus peint le spectacle qu'offrait ma maison, l'un d'eux voulut la visiter; je l'y accompagnai. Mon lit était resté intact; mes draps, mes couvertures le tentèrent; il appela quelques-uns de ses soldats, et leur ordonna d'aller les porter aux bagages du corps. « C'est pour les malades, me dit-il pour me consoler; c'est pour les blessés: « c'est la guerre! »

« Le secrétaire de ma femme était brisé sans être ouvert; il trouva que c'était dommage qu'un si joli meuble eût été maltraité ainsi. « Ça s'ouvre? me dit-il. — Oui, monsieur, répliquai-je. » Ayant sur moi la clef, j'ouvre le bureau, et voilà mon jeune officier qui furette tous les tiroirs. Ils étaient remplis de ces petits riens, de ces jolis bijoux que reçoivent les dames au jour de l'an, de ces riches bagatelles qu'elles aiment à posséder, quoique de peu d'usage; le poli maraudeur passe tout cela en revue, faisant l'éloge de chaque objet, et met dans sa poche ceux qui lui plaisent le plus, en me disant à chaque fois: « C'est la guerre! ma parole d'honneur, c'est la guerre! — La guerre soit, monsieur! » lui répondis-je; à votre aise, ne vous gênez pas, « puisque vous êtes en si bon train. — Mon Dieu! monsieur, ajouta-t-il, avant la fin de la journée, « il ne vous restera rien de tout cela; autant que « j'en prenne ma petite part. »

Pour copie conforme :

LORÉDAN LARCHEY.

(A continuer.)

## PHYSIONOMIE DE PARIS

TYPES NOUVEAUX.

Je viens de rencontrer le duc d'En-Face. Son costume m'a étonné.

Il avait une espèce de pourpoint soutaché, galonné sur toutes les coutures; des braies larges comme celles des Bretons, surmontant des guêtres d'un précieux travail. A sa ceinture, faite d'un cuir de Russie artistement piqué, étaient fixés une paire de revolvers, un couteau de chasse et un poignard, tout un arsenal. Le sabre était inimaginable: recourbé à l'orientale, il avait dû pendre jadis au côté de Thamas-Kouli-Khan.

Le chapeau était du temps de la Ligue.

Par-dessus tout cela, le duc d'En-Face portait, roulée en bandoulière, une immense couverture bariolée, dans laquelle il paraissait encerclé comme dans un appareil de sauvetage.

Je reculai de deux pas.

— Est-ce vous, mon cher duc? m'écriai-je; dois-je en croire mes yeux?

— Croyez-les-en, mon bon, me répondit-il, c'est bien moi, et non mon ombre. Tâtez plutôt.

Il me tendit une main recouverte d'un gantlet noir, comme dans les vignettes de romances.

— Quelle transformation! dis-je.

— Pensez-vous donc que j'aurais hésité à l'heure du péril? Je suis d'une race à laquelle la pusillanimité est inconnue. Les d'En-Face...

— Ont toujours brillé au premier rang, me hâtai-je de dire; mais oserai-je vous demander à quel corps vous appartenez?

— Parfaitement. Je suis caporal-fourrier d'état-major des *Centurions de Lutèce*.

— Tiens! cela rappelle les sociétés d'orphéonistes.

— Il s'agit bien d'orphéons! répliqua le duc d'En-Face; on exécute une autre musique à présent.

— Je ne connaissais pas encore cet uniforme.

— Je le crois bien, c'est moi qui l'ai créé... N'est-ce pas que c'est coquet?

— Très-coquet.

— Veus ne voyez rien; ce n'est là qu'une partie de l'équipement... Tenez, notre sac de campagne, par exemple; eh bien! sans s'écarter du volume réglementaire, il peut contenir, outre les provisions de bouche et le linge de corps, une tente, un pliant, une batterie de cuisine, un nécessaire de voyage, des pantoufles, une lampe à esprit-de-vin, un jeu de jaquet et tout ce qui a paru des *Papiers et Correspondance, de la Famille impériale*.

— C'est merveilleux!

— On ne saurait trop prendre de précautions pour tenir la guerre, ajouta le duc d'En-Face.

— Vous avez raison.

— Les nuits sont froides et humides, j'en sais quelque chose... Ah! cela ne ressemble guère à nos petites fêtes d'autrefois chez Brébant et chez Verdier! Comme ce temps me paraît déjà loin! Vous souvenez-vous de nos parties de carnaval? Le grand 16, hein?... Eh bien, franchement, cela ne pouvait pas durer, mon cher, je le sens aujourd'hui. Nous étions en pleine décadence, nous nous abrutiissions, nous marchions droit à l'abîme sans nous en apercevoir. Il faut racheter tout cela.

J'étais ébahi.

Le duc d'En-Face continua, en caressant de l'œil ses revolvers :

— J'ai déjà commencé à introduire des réformes radicales dans mon existence. D'abord j'ai congédié Grain-de-Beauté.

— Grain-de-Beauté?

— Une maîtresse de trois ans. Assez de dissipation comme cela. Trêve aux amours malsaines! Soyons chastes pour être forts.

— Renversant!

— Je n'ai gardé qu'un domestique. Quant à mon cheval...

— Eh bien?

— Je l'ai mangé.

— Vous avez mangé votre cheval?

— Délicieux, mon cher! On est plein de préjugés sur cet animal, la plus noble conquête...

— Je sais, dis-je en l'interrompant.

— Il est vrai que je l'avais accommodé moi-même.

— Comment! vous faites la cuisine, monsieur le duc?

— C'est un talent qui s'est révélé en moi. Je suis très-fort sur le riz au safran, et j'exécute dans la soupe aux choux... sans choux.

— Vous me confondez. Mais puisque vous avez entr'ouvert la porte à ma curiosité, permettez-moi encore quelques questions.

— Ne vous gênez pas, cher; faites comme chez vous.

— Combien êtes-vous dans votre légion des *Centurions de Lutèce*?

— Nous sommes déjà dix-sept.

— Tout autant?

— Oh! nous serons le double et le triple d'ici à quelques semaines... D'ailleurs, nous ne tenons pas au nombre. Nous voulons être entre nous.

— Cela se voit.

— Vous croyez rire? reprit le duc d'En-Face; si peu que nous soyons, nous ne le cédon en rien à vos bataillons.

— Oh! oh!

— La preuve, c'est que nous avons déjà cassé deux de nos commandants et remplacé trois fois notre capitaine.

— Parfait! vous avez la tradition.

— Notre organisation est admirable et notre discipline exemplaire, quoique un peu sévère au premier aspect. Jugez-en: « Article premier. Celui qui manquera de respect à son supérieur, soit en l'apostrophant d'une façon familière, soit simplement en lui tapant sur le ventre, sera immédiatement fusillé. »

— Diable!

— « Art. 2. Celui qui se permettra une facétie sous les armes, jeu de mots, quolibet ou coq-à-l'âne... dégradé et fusillé. »

— Vous fusillez beaucoup dans votre corps!

— C'est le seul moyen de former des troupes excellentes.

— A la bonne heure! Maintenant, mon cher duc, excusez cette dernière demande: à quoi servent les *Centurions de Lutèce*?

— A tout!

— Je m'en doute bien, mais ce n'est pas cela que je veux dire. Où vont-ils?

— Partout!

— Soit... et qu'est-ce que vous faites?

— Nous escarmouchons, parbleu! J'escarmouche, tu escarmouches, il escarmouche... J'entends. Laissez-moi pousser une nouvelle indiscretion.

— Poussez.  
— En quoi consistent vos mouvements ?  
— C'est bien simple... Nous montons dans les arbres pour observer les opérations de l'ennemi, pour surprendre ses manœuvres... Vous comprenez, les Prussiens ne peuvent pas se douter... Ils ne regardent jamais en l'air.

— Croyez-vous ?  
— C'est un fait acquis.  
Je me contenais pour ne pas éclater de rire.  
Le duc d'En-Face s'en aperçut, sans se fâcher.  
— Allons, allons, me dit-il, vous êtes incorrigible. Toujours cascadeur ! Encore une chose à laquelle il faut renoncer, la cascade... A Aubervilliers, la cascade !

Ainsi parla le duc d'En-Face, caporal-fourrier d'état-major des *Centurions de Lutèce*.

Il s'éloigna superbement, après m'avoir adressé le salut militaire.

Le duc d'En-Face sera un héros demain, je veux bien le croire, j'en suis même certain. Mais aujourd'hui ce n'est qu'une caricature. Il se battra comme un lion, pour peu que l'occasion s'en présente. En attendant, il se contente d'être innocemment ridicule. Ses débuts auront lieu sur le champ de bataille; il répète à l'Opéra-Comique.

CHARLES MONSELET.

## L'ARTILLERIE

(Suite)

### II

L'art de la Renaissance, qui touchait à tout, s'occupait de l'artillerie à peine inventée. L'arme à feu rivalisa bientôt d'élégance et de luxe avec l'arme blanche. Les canons prirent la forme des animaux héraldiques; leurs volées représentaient souvent des têtes de monstres béants; la bouche de la pièce simulait une gueule qui, les jours de bataille, vomissait du feu; les anses étaient tournées en écailles de guivre ou en nageoires de dauphin; les boutons de culasse en masques de Méduses ou en faces de lions. Les canons, du temps de Louis XII, portent sur leur renfort le porc-épic couronné, lançant ses plumes, emblème de ce roi; la Salamandre rampe et déploie les spirales de sa figure chimérique sur ceux de François I<sup>er</sup>. Les canons de Henri II, taillés à huit pans, portent les initiales de Diane de Poitiers, avec son croissant entouré d'arcs et de lacs d'amour. On dirait Vénus appliquant son chiffre sur les machines forgées par Vulcain. — Les canons parlaient aussi quelquefois, comme les haches et comme les épées. Une bombarde allemande, dit en grondant, par l'inscription gravée sur sa bouche: « Je me nomme Catherine; méfie-toi de mon contenu. Georges Endarfer me fondit. » Une serpentine en fer forgé, du quinzième siècle, crie gare à ceux qui l'approchent: « Suis ici mi por reposer les innimis; tirez-vous arrière ! »

Les arquebuses du seizième siècle offrent des chefs-d'œuvre d'ornementation. Ce ne sont que crosses incrustées d'ivoire, sculptées en ronde-bosse, découpées en volutes, brodées d'acier ou taillées en prismes; fûts plaqués de médaillons et enroulés de feuillages comme le fer des thyrses, canons damasquinés d'or, richement ciselés d'arabesques et de figurines, garnitures dentelées et ouvrées à jour. Ces armes magnifiques étaient faites pour la parade plus que pour l'usage. Les rugosités de leurs ornements auraient contrarié la main du tireur. Le célèbre mousquet à mèche du cardinal de Richelieu, conservé au Musée d'artillerie, est le type et presque la charge de cette bijouterie de la guerre. Trois médaillons ovales de guerriers, armés à l'antique, ciselent en relief son canon doré; deux têtes de béliers s'accouplent sur sa visière; le haut du canon, taillé en colonne cannelée, porte un chapeau dont les montants sont des cariatides sculptées en ronde-bosse; le corps de platine présente une tête de Méduse fouillée sur fond d'or; un dauphin s'enroule sur le fût; à la crosse, au-dessous du tonnerre, un beau masque d'homme coiffé d'une coquille; à la plaque de couche, les armes à trois chevrons de Richelieu et le chapeau de cardinal. Cette arme splendide et inoffensive n'aurait guère

pu lui servir plus que sa crosse, un jour de bataille. — L'inscription décorait aussi les fusils et les arquebuses; elle prêtait sa voix au sifflement de leurs balles. Une arquebuse française de la fin du seizième siècle récite ce fier et naïf quatrain :

Pour maintenir la foy,  
Suis belle et fidelle;  
Aux ennemis du roy,  
Suis rebelle et cruelle.

La panoplie lutta tant qu'elle put contre les armes à feu, augmentant de poids et de volume à mesure que l'artillerie devenait plus savante et plus redoutable. A la fin du seizième siècle, elle était d'une intolérable lourdeur. L'homme d'armes bardé, ferré, blindé des pieds à la tête, ployait sous le poids de sa carapace. La Nouë, dans son Quinzième Discours militaire, proteste énergiquement contre cet équipement excessif. — « La violence des piques et des arquebuses, dit-il, a fait adopter une armure plus forte et plus à l'épreuve qu'elle n'estoit. Maintenant elles sont tellement pesantes, que l'on est chargé d'enclumes plustost que d'estre couvert d'une armure. Nos gens d'armes et notre cavalerie légère, du temps de Henri II, estoient bien plus beaux à voir, avec leurs salades, leurs brassards, les tassettes et le casque, portant la lance avec une banderolle, et leurs armes n'estoient pas d'un poids plus fort que ne peut porter un homme pendant vingt-quatre heures. Mais celles d'aujourd'hui sont tellement pesantes, qu'un jeune chevalier de trente ans en a les espauls entièrement estropiés. » — Bientôt l'armée renonce à une défense inutile; elle tombe pièce à pièce sous les balles et les boulets. Au commencement du dix-septième siècle, on ne porte plus les jambières, qui sont remplacées par de fortes bottes. Gustave-Adolphe dépouille ses soldats des cuissards et des brassards, et ne leur laisse qu'une cuirasse légère. Les rondaches paraissent pour la dernière fois sous Louis XIII, au siège de Saint-Jean-d'Angély. L'armure complète, au temps de Louis XIV, rentre sous terre, à la lettre; elle ne reparait que dans les tranchées.

Cette révolution dans les armes et dans les costumes de la guerre ne s'opéra pas sans de violentes résistances. L'artillerie ne renversait pas seulement l'antique stratégie, elle frappait au cœur des idées et des sentiments. Visée par elle, la chevalerie devint impossible. A quoi bon les joutes aventureuses, les pas d'armes, les luttes en champ clos, les exploits de la lance, les prouesses de l'épée avec égale part d'ombre et de soleil, quand, par derrière, du fond d'une broussaille, le plus vil goujat de l'armée pouvait, en remuant le doigt, faire mordre la poussière à Roland ou au Cid ? Aussi l'invention nouvelle fut-elle exécutée par ce qu'on pourrait appeler l'ancien régime de la guerre. Le maréchal Vitelli faisait crever les yeux et couper les poings aux arquebusiers que ses soldats prenaient vifs, comme à des lâches et à des félons qui usaient d'armes défendues. — Un trait curieux est celui de ce soldat espagnol qui, le soir de la bataille de Pavie, vint offrir à François I<sup>er</sup> la balle d'or qu'il avait fondue pour le tuer. Il avait senti le besoin d'ennoblir une arme indigne par elle-même de frapper un roi. « Sire, lui dit-il, elle servira pour votre rançon. » Du côté des Français, La Châtaigneraie avait fait couler aussi six balles d'or destinées à l'empereur, à Pescaire et au connétable.

L'Arioste est l'interprète de la Chevalerie fusillée par l'artillerie victorieuse, lorsqu'il nous montre, dans son poème, Roland, indigné, jetant à la mer l'arquebuse de Cimosque, le roi des Frisons. — Il prit cette arme dans ses mains, et dit: « Afin qu'à l'avenir aucun chevalier ne mette sa confiance en toi, et que le lâche ne se vante plus de valoir le plus vaillant, reste ici à tout jamais. — O maudite et abominable machine, qui fus forgée dans le fond du Tartare, de la main de Balzébuth, pour être la ruine du monde, je te rends à l'enfer, d'où tu es sortie. » — Le poète suppose qu'un magicien, guidé par Satan, repêcha plus tard l'arme fatale, et il lui lance, au chant suivant de son poème, cette éloquente invective. On dirait un anathème militaire prononcé par le grand-prêtre de la chevalerie.

PAUL DE SAINT-VICTOR.

(Liberté.)

## CHRONIQUE MUSICALE

LA MUSIQUE SOUS LA PREMIÈRE RÉPUBLIQUE

Rompons de quelques pas en arrière, replions-nous en bon ordre jusque vers les dernières années du règne de Louis XV. Car si nous avons établi que le décret de 1791 fit table rase de tous les abus législatifs et policiers qui alors engourdissaient les théâtres, il est équitable de reconnaître que sur ce terrain, comme sur celui de la politique, la Révolution avait été précédée de quelques réformes partielles.

Ce n'est pas que les puissants de cette époque se prêtassent de très-bonne grâce à recréer le vieil édifice social qui menaçait ruine. Mais, et pour continuer la métaphore, les locataires demandaient des réparations au propriétaire, qui était bien obligé parfois d'écouter les justes récriminations dont il était assourdi.

Ainsi en ces temps reculés régnait sur la musique instrumentale un petit despote qui s'intitulait le *Roi des violons*. « Le roi des violons, dit M. Fétis, n'était pas, comme on pourrait le croire, celui qui jouait le mieux de son instrument, mais un *maître de danse* qui exerçait en France une juridiction bizarre sur tous les maîtres de danse et même sur tous les musiciens du royaume, et qui les obligeait à lui payer une certaine somme pour avoir le droit de faire usage de leurs talents. »

Cette espèce de potentat tenait ses droits d'un acte de la « confrérie des ménestriers » enregistré au Châtelet en 1331.

Pas une note ne sortait d'un clavecin, d'une viole, d'une flûte, ou même d'un orgue, sans qu'il ne touchât un droit dont la quotité était variable suivant les temps et les circonstances.

Les lieutenants qu'il entretenait dans les provinces veillaient à la rentrée de ses impôts, et traînaient devant le parlement les délinquants, qui pouvaient s'entendre condamner à l'amende et même à des peines corporelles.

Les musiciens de la chambre du roi n'échappaient même pas à cette juridiction oppressive. Bien plus (et ceci est tout à fait comique), Castil-Blaze raconte que « des organistes prêtres, des chanoines violoncellistes furent sommés de prendre un brevet de *maître à danser* pour qu'il leur fût permis d'accompagner le plain-chant ou la musique dans les églises. »

Il y eut toute une dynastie de rois des violons. Le dernier s'appelait Guignon. Son règne a fini en 1773, l'année où, dégoûté d'un pouvoir qu'il ne maintenait qu'à grand-peine, il se détermina à abdiquer. Une ordonnance parut aussitôt qui abolissait pour toujours cette royauté dérisoire, et à partir de ce moment fut fondée ce qu'on pourrait appeler la république des virtuoses.

Pourtant cette liberté subitement donnée aux musiciens ne leur profita guère dans le principe; car les théâtres, moins heureux, continuèrent à supporter la tutelle royale, qui devenait de plus en plus lourde. Non-seulement il ne s'ouvrit pas de nouvelles scènes où une jeunesse ardente serait venue se révéler en posant les jalons de l'art à venir, mais les vieux temples dramatiques, asiles de la routine, n'étaient plus que des dortoirs où le public allait se faire bercer au son d'ariettes surannées.

L'arrivée de Gluck à Paris, en 1774, et sa rivalité avec Piccini, ramenèrent, il est vrai, la foule à l'Opéra. Mais cet élan, provenant d'une cause toute fortuite, ne fut que passager; et certains critiques y ont vu plus d'amour pour la discussion que de dilettantisme sincère. Car le moyen d'aimer vraiment un art, quand cet art n'a qu'une manière de se manifester ! Les physiologistes reconnaissent qu'on perd vite l'appétit à ne manger que d'un plat.

Mais, comme nous l'avons établi dans un précédent article, le décret de 1791, qui fonda la liberté des théâtres, fut le remède à tous les maux; et cette date inaugure l'ère de prospérité de la musique française. — Ah ! combien alors était loin Sa Majesté Guignon, roi des violons, avec sa couronne de doubles-croches !

ALBERT DELASALLE.

LA VIANDE

DE CHEVAL

Lorsqu'en 1866, un comité se fonda pour introduire l'usage alimentaire de la viande de cheval, il déclara que l'hippophagie était un bienfait. Mais dans les circonstances pénibles que nous traversons, le recours à cette précieuse alimentation prend des proportions de salut général, d'abord parce qu'elle assure indéfiniment les ressources de la consommation, ensuite parce qu'elle présente une garantie sérieuse pour la santé publique.

En effet, la viande de cheval est reconnue saine entre toutes par les hygiénistes les plus autorisés. On sait que, pendant l'expédition d'Egypte, le



PARIS. — Les nouveaux gardiens de la paix publique.

baron Larrey fit disparaître une épidémie scorbutique par l'emploi de la viande de cheval.

Cette viande se prépare de la même manière que la viande de bœuf, sauf que, parfois, il faut un peu plus de cuisson. Le bouillon de cheval est incontestablement supérieur; des médecins le conseillent aux malades. Sa graisse, qui est oléagineuse, peut remplacer avec un avantage marqué l'huile et surtout le beurre, qui devient de plus en plus rare. Et comme les principes nutritifs de cette viande (osmazôme) sont plus abondants que dans les autres viandes, il en faut moins pour la sustentation quotidienne. A cette heure, l'expérience a démontré toutes ces vérités.

**UN LIVRE INDISPENSABLE. — 50 centimes.**  
Petits éléments des Codes français, par demandes et réponses, par J. PICOT, Docteur en droit, Avocat.

Envoyer le prix en timbres-poste, à l'administrateur du Monde Illustré, M. BOURDILLIAT. — 60 centimes pour recevoir franco dans toute la France et l'Algérie.

Solution du problème n° 349.

- |                         |                          |
|-------------------------|--------------------------|
| 1. T pr. PD, éch. déc.  | 1. C pr. F éch. déc. (A) |
| 2. T 5 D                | 2. C pr. D (meilleur)    |
| 3. C 3 CR               | 3. P pr. F (meilleur)    |
| 4. R 1 T                | 4. coup quelconque       |
| 5. T 5 F, échec et mat. |                          |

(A)

- |                                |
|--------------------------------|
| 1. P pr. F                     |
| 2. C 8 F, échec                |
| 3. R 3 T et mat en deux coups. |

P. JOURNOUD.

JOURNAL OFFICIEL

DES

GARDES NATIONALES DE FRANCE

(Recueil mensuel)

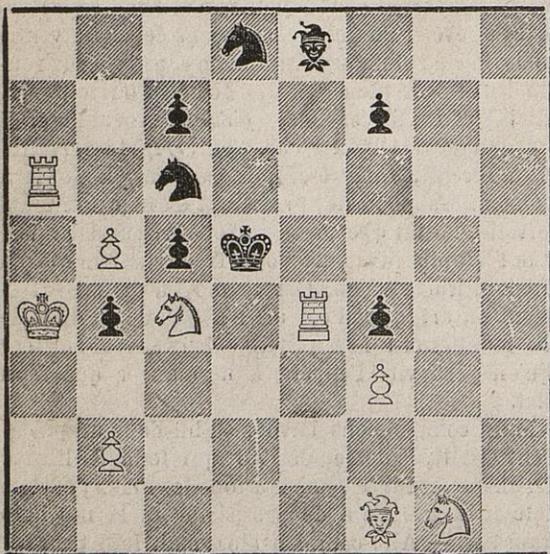
10 francs par an

Administration : Librairie Lachaud, 4, place du Théâtre-Français, à Paris.

ÉCHECS

PROBLÈME N° 351

COMPOSÉ PAR M. BOSCH DE LA TRINXERIA



Les blancs font mat en quatre coups.

**LE RÉPARATEUR** A BASE DE QUINQUINA, rend progressivement aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive. Envoi franco de la BROCHURE, 11, rue de Trévise, Paris.

En vente à la librairie E. LACHAUD, 4, place du Théâtre-Français, Paris.

**CARTES-POSTE**

ET PAPIER RÉGLEMENTAIRE

POUR LA CORRESPONDANCE AVEC LES DÉPARTEMENTS

PENDANT L'INVESTISSEMENT DE PARIS

I. — CORRESPONDANCE OUVERTE

Cartes-poste, avec adresse formulée au verso.  
Prix, par paquet de 25 cartes... 50 cent.

II. — CORRESPONDANCE FERMÉE

Papier à lettre avec la formule de l'adresse.  
Prix, le cahier de 25 feuilles... 50 cent.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

On se souviendra longtemps, hélas ! de cette année.

PARIS. — IMPRIMERIE JANNIN, 13, QUAI VOLTAIRE